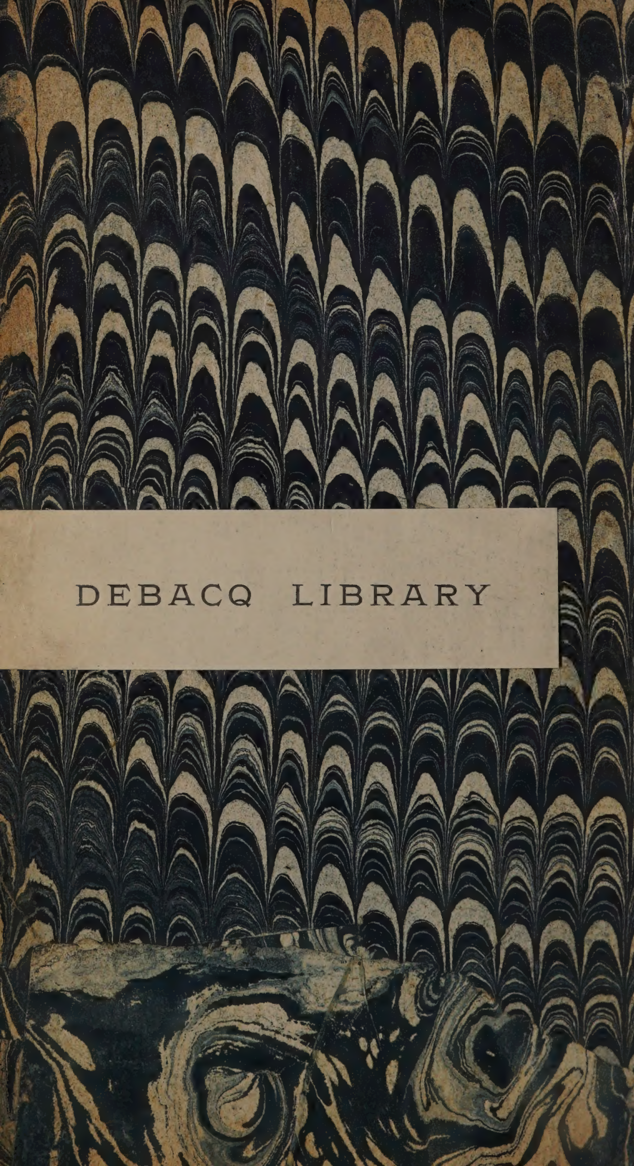



DEBACQ LIBRARY



TRAITÉ DE LA PETITE VEROLE,

AVEC

LA MANIERE DE GUERIR CETTE MALADIE,

Suivant les principes de Mr. HERMAN BOERHAAVE, & ceux des plus habiles Medecins de notre tems.

Par M. DE LA METRIE, *Docteur en Medecine.*

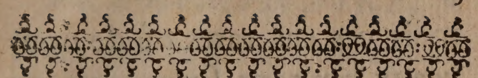


A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { HUART, Libraire-Imprimeur de Monſeigneur le Dauphin, à la Juſtice.
BRIASSON, Libraire, à la Science.

M. DCC. XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



DISCOURS

PRE'LIMINAIRE.

SI les Medecins Arabes ont rendu de grands ſervices à la Medecine, comme on n'en peut douter, c'eſt principalement par rapport à la maladie dont je traite. C'eſt à eux que nous devons ces diſtinctions capitales de petite Verole *diſcrette* & *confluente*, qui ſont auſſi commodes, qu'importantes pour la pratique. Ils connoiſſent non ſeulement les eſpeces *régulieres* & *anomales*,

mais ces cas rares où de nouveaux boutons ſuccedent aux premiers, & que ceux qui aiment à multiplier les noms, ne manqueroient pas d'appeller *petites Veroles doubles*. Enfin, ce ſont eux qui nous ont laiſſé les premieres deſcriptions de ce mal; & par conſequent c'eſt dans leurs Ouvrages qu'il nous en faudra puiſer l'hiſtoire.

Depuis ces Medecins, on eſt deſcendu dans un détail beaucoup plus parfait des moindres circonſtances; on eſt venu à bout de connoître, je ne dis pas les divers états, ou les differentes periodes de ce mal; mais le nombre des

jours compris dans chacune, & cela avec la derniere exactitude. La petite Verole se cache & se déguise en vain, comme un Protée, sous mille formes dans le sang; on la prend sur le fait, selon l'expression de Mr. de Fontenelle; un coup d'œil suffit ordinairement pour l'appercevoir, elle, & toutes ses embûches. C'est Sydenham, cet homme sage, qui à force d'observer, & de suivre la nature pas à pas, nous en a tracé toutes les allures avec la plus grande précision. Nous le suivrons donc préferablement à tout autre dans le cours de cet Ouvrage.

Il y a encore trois Auteurs

qui ne ſont point à négliger ; c'eſt Mr. Helvetius, Mr. Sylva, & feu Mr. Boerhaave. Les deux premiers ont enrichi la Medecine d'obſervations nouvelles, & en un mot ont perfectionné l'art de guérir cette maladie, par une pratique plus hardie, & non moins juſtifiée par l'experience : Le troiſiéme, perſuadé avec raiſon que toutes les petites Veroles diviſées & ſubdiviſées en autant d'eſpeces qu'on le jugera à propos, viennent de la même cauſe plus ou moins violente, ſe contente de ſuivre le venin dans tous les effets, & de tracer dans un petit tableau plein d'expreſſion, l'hiſtoire fidelle

de ce mal. Mais comme cette brieveté, qui eſt l'appanage du ſtile Aphoriſtique, n'éclaire point aſſez au lit des malades les jeunes Praticiens qui n'ont point eu l'avantage d'avoir l'Auteur pour Interprête ; il recommande de lire *dix fois* l'Hippocrate Anglois, pour mieux profiter du *peu de choſes* qu'il ajoûte à la doctrine de cet excellent Obſervateur. Or ce peu de choſes conſiſte à guérir le mal dont il s'agit, avant même qu'il ſoit formé ou déclaré. Ne regardant la petite Verole encore errante dans le ſang, que comme une inflammation ordinaire, il propoſe de la traiter, comme

toutes les autres, par *résolution*, & d'empêcher ainsi, sans aucuns risques les pustules de paroître. Quelle simplicité dans l'idée, & que de magnificence dans le projet! Nous verrons quel en est le succès dans l'exécution.

Voilà donc trois Auteurs qui nous serviront de guides & de modéles; je n'en connois point de plus dignes d'être imités. Consulte qui voudra tous les autres, je ne suis que trop convaincu que le profit qu'on en pourroit retirer, ne dédommage point assez de la peine de les lire. Je n'excepte pas même ceux qui se sont érigés en critiques de l'illus-

tre Sydenham. Les traits d'une basse jalousie, loin d'atteindre les Grands Hommes qui en sont l'objet, retombent sur ceux qui les lancent, & le tems qui fait oublier les uns, met aux autres le sceau de l'immortalité.

Le bon ordre veut que je rende compte à présent de celui que j'ai suivi dans ce petit Ouvrage.

1°. Je traite de l'origine de la petite Verole, & je fais voir qu'elle n'a pas existé dans tous les tems.

2°. Je passe à l'insertion de ce mal, dont je donne l'histoire d'après un des plus beaux génies de notre Siécle, & je

prouve en même tems contre le même célebre écrivain, que cette coutume d'introduire le venin dans le ſang, eſt dangereuſe. Comme les Phénomenes, que l'inoculation nous préſente, ſont les ſeuls qui puiſſent nous éclairer ſur l'eſſence de cette maladie, j'ai crû qu'il ne falloit pas differer de les paſſer en revûë, & de profiter ainſi des lumieres qu'on doit au premier téméraire, qui a oſé, de gayeté de cœur, ſe donner la petite Verole, pour la prévenir.

3°. Ces premieres connoiſſances nous conduiſent d'elles-mêmes à examiner ce qui conſtitue l'eſſence de cette

matiere contagieuſe. Qu'on ne s'attende point à trouver ici le recueil de tout ce qui a été débité depuis Rhasès juſqu'à préſent ſur ce ſujet. Il faudroit pour cela vouloir ajoûter un ſupplément conſiderable au *Traité de l'Opinion* : A voir en effet l'air de confiance avec lequel chaque Auteur décide ſur les premieres cauſes, on croiroit qu'ils auroient tous été préſens à l'ouverture de la Boëte de Pandore.

4°. Je donne, d'après Sydenham, la deſcription des petites Veroles diſcrettes & confluentes : C'eſt un Tableau peint par le Maître des Modernes, ſur la nature même,

dont il a été l'Hiſtorien favori.

5°. J'en explique les ſymptômes le plus clairement qu'il m'eſt poſſible.

6°. Avant que de paſſer à la Cure de ces deux eſpeces capitales, j'ai crû devoir faire une mention particuliere des principaux remedes, communément emploïés dans la petite Verole, comme les Cordiaux, la Saignée, les Vomitifs, les Purgatifs, l'Opium, & les Antiphlogiſtiques, qui ſont, comme je le fais voir, les plus sûrs moyens de prévenir la petite Verole, ou du moins de la rendre plus douce. Cette idée n'eſt pas nou-

velle, mais j'ai tâché de la mettre dans tout ſon jour.

7°. Je donne la méthode générale de traiter la petite Verole par les Arabes, avec quelques réflexions ſur l'uſage de l'eau glacée dans ce genre de mal, & ſur la maniere de le traiter dans tous les Pays chauds.

Après quoi, 8°. Je viens au traitement ordinaire des petites Veroles diſcrettes & confluentes, & je finis par décrire, d'après Mr. Helvetius, les petites Veroles malignes, dont l'hiſtoire & la curation rendent l'Ouvrage complet.

Voilà le plan de ce petit Traité, qui n'eſt point fait

pour inſtruire les Medecins d'un certain ordre, mais ceux qui ne ſont que les vils eſclaves de la façon de penſer du Public, & particulierement le Public même, pour qui je ne croirai pas avoir travaillé ſans ſuccès, ſi je ſuis aſſez heureux pour le détromper des faux préjugés où il eſt, pour & contre certains remedes uſités dans cette maladie.

Je parle des Cordiaux & de la Saignée, dont je ſuis tenté de dire ici deux mots par avance.

Ce qui a mis les Cordiaux ſi forts en vogue dans la cure de ce mal, c'eſt l'idée peu fondée où l'on eſt, qu'ils contribuent

à la dépuration du ſang. La petite Verole, dit-on, quitte d'elle-même le dedans du corps pour ſe jetter à l'exterieur; c'eſt toujours du centre à la circonference qu'elle eſt pouſſée : en un mot on ne voit par-tout que tendance à la tranſpiration, & par conſequent on ne peut mieux faire, que d'imiter la conduite que tient la nature d'elle-même, & de mettre tout en œuvre pour rendre l'éruption plus prompte & plus complette. Le Peuple qui ne voit pas plus loin que ſes yeux, ne peut manquer d'applaudir à des raiſonnemens qui ſont ſi forts à ſa portée, & le vulgaire des Me-

decins mêmes confirme encore ce même Public dans ſes idées, pour ne rien dire de ces femmelettes, contre leſquelles le bon Sydenham déclame avec tant de raiſon, qui traitent leur mari, leurs freres, leurs ſœurs, leurs enfans; qui donnent des conſeils à leurs amis, & qui en un mot exercent hardiment une profeſſion, qui fait trembler les plus Sçavans & les plus experimentés: car tous crient à haute voix, vantent, & ne connoiſſent ici que les remedes les plus chauds. Voilà les boucliers qu'on oppoſe à la fureur du mal; voilà les *Antidotes*, & les *Alexipharmaques* qu'on donne

pour

pour résister à sa malignité. Ce n'est pas tout : on enferme le malade dans son lit, on tient toujours les fenêtres & les rideaux fermés; on l'étouffe sous le poids des couvertures, on l'inonde de sueurs, & l'on fait encore grand feu dans l'appartement, en Esté même, de peur qu'il n'ait pas assez chaud, pour que la petite Verole sorte. Méthode cruelle, propre à défigurer, pour ne pas dire, à faire périr tout le genre humain, comme nous le verrons en tems & lieu.

Mais, plus on est ami des Cordiaux, plus par la même raison on est déchaîné contre

la ſaignée. On voit à la vérité des milliers de malades guérir ſans ſaignée, avec un régime & des remedes chauds, parce qu'alors la petite Verole eſt ſi legere, que ſon ſuccès eſt indépendant du plus mauvais traitement. On voit au contraire échapper peu de ceux qu'on eſt obligé de ſaigner beaucoup, parce qu'en ce cas les forces de la maladie ſurpaſſent les forces de l'art. C'eſt ainſi qu'on prend les ſaignées en averſion; on leur attribuë la mort de ceux qu'elles n'ont pû ſauver; & par l'effet d'une ignorance malheureuſement invincible, on ſe prive des ſeules armes, avec leſquelles

on pourroit dompter les petites Veroles les plus malignes. Tant il eſt vrai, qu'il n'eſt rien de plus déplorable, que le peu d'intelligence de preſque tous les hommes, en ce qui concerne leur propre bien être, & leur impoſſibilité de juger des conſeils qu'on leur donne; comme auſſi il n'eſt certainement rien de plus fâcheux pour un habile Medecin, que de ne pouvoir mettre ſon art à la portée des autres, & juſtifier ſa conduite.

Les préjugés du Public, ſurtout feminin, ſont donc auſſi funeſtes à la vie des malades, que déſolans pour ceux qui en ſont chargés. Auſſi notre Lé-

giſlateur Anglois, le vrai Medecin de la petite Verole, déſeſperoit-il de les vaincre, & en conſequence ne deſiroit rien plus, que de n'être jamais appellé, pour traiter ces ſortes de maladies, où la réputation la plus ſolide périclite toujours beaucoup. En effet, quand on ſe rappelle les aveugles contrarietés qu'on trouve tous les jours dans ceux qui approchent les malades, & l'incertitude de réuſſir, en s'y oppoſant, comme on le doit avec fermeté, par rapport aux puſtules, dont les parties internes ſe trouvent obſedées, & au danger d'une abondante, quoique louable ſupura-

tion, peut-on être fort ſurpris d'une réſolution auſſi fondée, & auſſi courageuſe, que celle de Sydenham ? Nous donc, qui oſons traiter un mal, où le préjugé le plus mal établi peut nous enlever une gloire méritée par mille brillans ſuccès, avec quelle ſage lenteur, avec quelle attentive circonſpection, ou avec quelle prudente vivacité ne devons-nous pas enviſager & prévoir tous les accidens qui peuvent ſurvenir dans ce mal perfide, pour les prévenir de bonne heure ! Mais les cataſtrophes les plus tragiques, ſont ſouvent les plus imprévûës; & il n'eſt pas poſſible aux Auteurs

de les décrire toutes, de façon qu'on ne puiſſe s'y tromper. Les plus excellens ſont encore moins à la nature, que les Copies ne ſont aux Originaux. Ceux qui entrent en pratique, doivent donc s'attendre, non à être menés de ſcéne en ſcéne, comme par la main, mais à voir le plus fréquemment au lit des malades des choſes nouvelles, & qui ont échappé aux yeux & aux recherches des meilleurs Ecrivains. La Medecine n'eſt qu'une ſcience de jugement; mais elle ne le donne point. Ayez des connoiſſances medicales tant que vous voudrez, vous ſerez fort ſçavant en Medecine; mais ſi la na-

ture ne vous a donné d'organes fins, déliés, ſolides, propres à débrouiller les complications, à dévoiler les cauſes les plus cauſées, à preſſentir de loin les divers évenemens, vous ne meriterez jamais le nom de Medecin.

Le Lecteur eſt prié de lire à la 19e. *ligne*, *page* 54. une grande décharge, *au lieu* d'un grand déchargement, & à la 15. *ligne* de la *page* 132e berceaux, *au lieu* de bercs.



TABLE DES CHAPITRES.

TRAITÉ



TRAITÉ DE LA PETITE VEROLE.

CHAPITRE I.

De l'Origine de la petite Verole.



NOUS tenons des Arabes les premieres descriptions de la petite Verole ; ce seroit tems perdu que d'en chercher les moindres traces dans des sources plus reculées. Les anciens Ecrivains tant Grecs que Latins, sont

aussi muets sur la petite, que sur la grosse Verole; par consequent ces maladies n'éxistoient point de leur tems. Cette preuve négative a toute la force des argumens positifs, comme je l'ai fait voir dans mon Traité des Maladies Vénériennes.

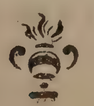
Mais parce qu'on puise l'histoire de ce mal dans les sources que je viens d'indiquer, s'ensuit-il qu'il ait pris naissance en Arabie, comme je l'ai avancé moi-même dans l'ouvrage que je viens de citer? C'est, je l'avoüe, un fait dont j'ai appris à ne pouvoir douter; car faisant ces jours passés des recherches sérieuses sur cette matiere, je n'ai pas vû que les Medecins Arabes parlassent de la petite Verole, comme d'un phénomene nouveau, & dont il fût aisé de trouver la premiere apparition, en ne remontant que de très-peu d'années. Ainsi tout ce que je sçai,

à n'en pouvoir douter, c'eſt que cette maladie n'eſt pas à beaucoup près auſſi ancienne qu'on le croit; mais pour ce qui eſt du tems & du lieu de l'origine de ce mal, c'eſt ce que j'ignore.

On dit cependant qu'elle fut tranſportée en Egypte par les Arabes au commencement du VII. ſiécle, & qu'à meſure qu'ils étendirent leur religion & leur empire, elle fit, pour ainſi dire, les mêmes conquêtes; enſorte qu'avec le tems toutes les parties du monde en furent infectées, quoique certains Voyageurs m'ayent aſſuré qu'il y a encore aujourd'hui des lieux qui ſont exemts de cette contagion. Dire comment elle s'eſt répanduë dans l'Aſie, l'Afrique, & l'Europe, c'eſt ce qui ſeroit très-difficile aux meilleurs Hiſtoriens; mais il me paroît que ce mal, dans la premiere expedition confiée à Chriſtophe Colombe,

fut à la découverte de l'Amerique avec les Eſpagnols, qui firent en ce païs un échange de la petite Verole qu'ils avoient déja, pour la groſſe qu'ils n'avoient point encore, comme je l'ai prouvé ailleurs. Ceux qui voudront en ſçavoir davantage ſur un ſujet auſſi ſtérile, peuvent conſulter l'hiſtoire de la Medecine par l'Illuſtre Freind. Celle du mal dont il s'agit, y eſt ſi parfaitement détaillée, qu'on joüit des ſources ſans avoir la peine d'y puiſer. On y voit en même tems que l'Arabie, comme l'Angleterre, a eu ſon Sydenham. (*a*)

(*a*) *Rhaſés.*



CHAPITRE II.

De l'inoculation de la petite Verole.

L'Inoculation de la petite Verole consiste à détacher ou enlever soigneusement un bouton de l'espece la plus douce & la plus benigne, pour l'inserer dans une ouverture faite exprès, comme pour saigner, à une veine du bras. Ce bouton, ou seulement une particule à peine sensible du pus qu'il contient, inserée en piquant, avec la pointe d'une épingle, dans le sang de l'homme le plus sain (qui le croiroit !) produit une fievre singuliere, qui a toujours le même caractére, ses periodes marquées, & est toujours accompagnée de symptômes qui lui appartiennent en propre, & sont les avant-coureurs du mal qui doit

bientôt paroître. Je parle des pustules qui ſont plus ou moins confluentes & cauſtiques, ſelon que le ſang du ſujet eſt plus ou moins ſalé, huileux, ardent. Elles forment comme autant de petits dépots inflammatoires, qui abandonnés à leur nature, doivent néceſſairement dégénerer en abcès purulens, dont la multitude eſt quelquefois ſi conſiderable par tout le corps, que la malignité du venin ſemble avoir changé en pus preſque toute la maſſe du ſang, & entraîne ainſi ſouvent la ruine totale de notre machine.

La moindre molécule de ce pus contient encore la même contagion, & peut également infecter l'homme le plus vigoureux, lequel peut à ſon tour la communiquer à un autre, & ainſi de ſuite, non à l'infini, mais à un grand nombre de perſonnes.

Toutes choſes égales, c'eſt-à-dire,

tous les ſujets réduits au même dégré de chaleur, le dernier infecté l'eſt moins que les autres. Le venin s'affoiblit, à force de paſſer de veines en veines toujours par les mêmes étamines. Tout comme nos corps s'uſent, ſe conſument, ſe détruiſent par les cauſes mêmes qui nous font vivre ; ce poiſon perd peu à peu de ſon activité par les ravages qu'il fait ; il ſe détruit en nous détruiſant, & meurt enfin, pour ainſi dire, lui-même, victime de ceux qu'il a immolés. C'eſt donc en ſa génération la plus éloignée qu'il eſt le moins à craindre.

Les préparations de *l'inſertion* conſiſtent à ſaigner, purger, baigner, à détremper le ſang, & en un mot à le faire circuler, avec toute la tranquillité, l'aiſance & la lenteur poſſible ; après quoi les ſuites de cette entrepriſe ſont communément aſſez douces, la maladie ſe paſſe avec beaucoup de tranquil-

lité, & ſouvent on en eſt quitte pour le reſte de ſes jours. Voilà ce qui a d'abord fait tant de partiſans de cette operation. Mais enſuite on a remarqué, qu'après un grand nombre d'inoculations benignes, dans ceux qui ont les fibres très-lâches, & le ſang diſſous ou aqueux, une derniere enlevoit l'homme le plus robuſte, le mieux préparé, & en voici la raiſon. C'eſt que le ſang a quelquefois une conſiſtance naturellement ſi épaiſſe & ſi ténace, que tout l'art ne peut aſſez le fondre, ou le détremper, pour qu'on pût ſans riſques inſérer la petite verole en pareil cas. Je dis plus. Dans les humeurs qui paroiſſent les plus fluides, qui peut dire s'il n'y a point divers principes capables d'entrer dans une ſorte d'efferveſcence avec le venin, ou du moins d'en augmenter l'activité; comme les matiéres principalement huileuſes, ſalines, alka-

lines; & s'il eſt poſſible de dompter ces principes, comme il le faudroit, pour n'avoir point à craindre d'être puni de ſa témerité? Il eſt donc évident que cette pratique eſt en ſoi pernicieuſe, & que les Anglois ont fait ſagement de l'abandonner. Pourquoi d'ailleurs ſe donner de gayeté de cœur un mal pour le prévenir, un mal qu'on craint, qu'on n'eſt pas ſûr d'avoir, dont bien des perſonnes & des familles entieres ſont exemptes, qui ne préſerve pas toujours de la recidive, & peut avoir des ſuites ſi funeſtes, ſur-tout dans les perſonnes mal préparées? Je voudrois bien ſçavoir ce que M. de Voltaire pourroit répondre à cela, lui qui ſe déclare ſi hautement partiſan de cette méthode, qu'il trouve les François fort *étranges* de ne point l'adopter. J'avoüe qu'il ſe préſente ici une autorité d'un bien plus grand poids, c'eſt celle de M.

Boerhaave, qui ne fait pas difficulté de regarder l'inſertion comme un moyen aſſez certain & aſſez ſûr pour prévenir ce mal, & en rendre les ſuites plus douces. *Prophilaxis inſitiva*, dit-il, dans ſes excellens Aphoriſmes, *videtur ſatis certa tutaque.* Mais j'ai dit les raiſons qui me determinent à un ſentiment contraire, *nullius addictus jurare in verba magiſtri.*

Si vous êtes curieux de connoître à preſent l'origine de cette fameuſe inſertion, en voici l'hiſtoire, telle qu'on la trouve dans la XI[e]. lettre Philoſophique du charmant auteur que je viens de citer.

„ Les femmes de Circaſſie ſont „ de tems immémorial dans l'uſage „ de donner la petite verole à leurs „ enfans, & ce qui y a introduit „ cette coûtume, c'eſt la tendreſſe „ maternelle & l'interêt. Les Cir„ caſſiens ſont pauvres, & leurs „ filles ſont belles; auſſi ce ſont elles

„ dont ils font le plus de trafic ; ils
„ fourniſſent de beautés, les Ha-
„ rems du grand Seigneur, du So-
„ phi de Perſe, & de ceux qui ſont
„ aſſez riches pour acheter, &
„ pour entretenir cette marchan-
„ diſe précieuſe ; ils élevent ces fil-
„ les en tout bien & tout honneur
„ à careſſer les hommes, à former
„ des danſes pleines de laſcivité &
„ de moleſſe, à rallumer par tous
„ les artifices les plus voluptueux,
„ le goût des maîtres dédaigneux
„ à qui elles ſont deſtinées : ces
„ pauvres créatures repetent tout
„ les jours leur leçon avec leur
„ mere, comme nos petites filles
„ repetent leur catechiſme, ſans
„ y rien comprendre. Or il arrivoit
„ ſouvent qu'un pere & une mere
„ après avoir bien pris des peines
„ pour donner une bonne éduca-
„ tion à leurs enfans, ſe voyoient
„ tout d'un coup fruſtrés de leur
„ eſperance ; la petite Verole ſe

„ mettoit dans la famille ; une fille
„ en mouroit ; une autre perdoit
„ un œil ; une troisiéme rélevoit
„ avec un gros nés, & les pauvres
„ gens étoient ruinés sans ressour-
„ ce : souvent même quand la pe-
„ tite Verole devenoit épidémique,
„ le commerce étoit interrompu
„ pour plusieurs années, ce qui
„ causoit une notable diminution
„ dans les serails de Perse & de
„ Turquie.

„ Une nation commerçante est
„ toujours fort allerte sur ses in-
„ terêts, & ne néglige rien des con-
„ noissances qui peuvent être uti-
„ les à son négoce. Les Circas-
„ siens remarquerent que quand
„ les petites Veroles sont très-be-
„ nignes & que leur éruption ne
„ laisse à percer qu'une peau dé-
„ licate & fine, elles ne laissent
„ aucune impression sur le visage :
„ de cette observation, & de plu-
„ sieurs autres aussi naturelles, rap-

„ portées par le célébre M. de V. ils
„ conclurent que si un enfant de six
„ mois, ou d'un an avoit une pe-
„ tite Verole benigne, il n'en mour-
„ roit pas, il n'en seroit pas marqué,
„ & qu'ainsi il restoit pour conser-
„ ver la vie & la beauté de leurs en-
„ fans de leur donner ce mal de
„ bonne heure.

Voilà l'origine de l'inoculation, qui vient peut-être des Arabes mêmes. Cependant M. Freind n'en dit pas un mot, & je n'ai pas cru que ce point d'Histoire valût la peine d'être éclairci. Ce qu'on regarde comme vrai, c'est qu'avant que l'insertion eût passé de Constantinople en Angleterre, elle étoit en usage depuis plus d'un siécle à la Chyne, & voici la recette dont ils se servent pour semer la petite Verole. Quand on trouve un enfant depuis un an jusqu'à 7. inclusivement, dont la petite Verole est sortie heureusement avec tous les si-

gnes de benignité, on recueille les écailles ou pellicules des écailles deſſechées, on les enferme dans un vaſe de porcelaine, dont on ferme bien l'ouverture avec de la cire. Si ces écailles ſont petites, on en prend quatre, ſi elles ſont grandes, on n'en prend que deux, on y mêle le poids d'un *li*, c'eſt-à-dire, un peu plus d'un grain de muſc, en telle ſorte que le muſc ſe trouve preſſé par deux écailles. On met le tout dans du coton en forme de tente, qu'on inſinue dans une des narrines de l'enfant, qui doit avoir plus d'un an, & n'être attaqué d'aucune maladie, pas même du cours de ventre. Si les puſtules ne paroiſſent qu'au troiſiéme jour, on peut s'aſſurer que de dix enfans, on en ſauvera huit ou neuf; ſi elles ſortent dès le deuxiéme jour, il y en a la moitié qui court grand riſque, mais ſi elles pouſſent le premier jour

que la fiévre ſe déclare, on ne peut répondre de la vie d'aucun d'eux. C'eſt pourquoi il y a des Medecins Chinois, (& ceux-là ne ſont pas moins prudens) qui n'approuvent point que l'on procure aux enfans la petite Verole : mais une choſe qu'il faut ſçavoir, c'eſt qu'auſſi-tôt après cette inſertion on a recours aux potions & aux cordiaux, qui ſeuls ſuffiſent le plus ſouvent pour la rendre plus dangereuſe, qu'elle n'eſt par elle-même. Pluſieurs perſonnes ſont perſuadées que cette méthode de faire prendre la petite Verole par le nés comme du tabac en poudre, eſt plus douce & moins à craindre que celle des Anglois, qui employent l'inciſion, parce que le levain de cette maladie leur paroît devoir produire plutôt de mauvais effets, quand il eſt ſucculé dans des chairs vives, que quand il eſt inſeré par la reſpiration, étant, dit-on, tem-

perée par d'autres esprits. Mais ce raisonnement qui est du P. d'Entrecolles Jesuite, est pitoyable aux yeux de quiconque sçait connoître & observer la nature. Par quelque voye que la même quantité de venin entre dans le sang, il est de fait qu'elle produit toujours les mêmes effets. Voyez les *Lettres édiffiantes & curieuses, écrites des Missions étrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus.* Tome XX. & le Journal des Sçavans. Juin 1732.

CHAPITRE III.

De la nature de la petite Verole.

LA petite Verole, pour entrer dans nos vaisseaux, n'a pas besoin de s'en frayer la route par des blessures ; elle se fait jour au travers des pores invisibles de la peau ; elle se fait jour par l'haleine

leine ſeule, par le ſeul attouchement, & va circuler avec nos liqueurs. Ne remarque-t-on pas tous les jours, en effet, que les exhalaiſons corrompuës qui tranſpirent du corps d'un *petit Verolé*, ſe répandent dans l'air, & vont infecter les hommes les plus robuſtes, des mêmes maladies que nous voyons arriver à ceux dans leſquels on a inoculé le même venin? Ainſi ces particules ſubtiles produiſent abſolument les mêmes effets que le pus introduit exprès dans la maſſe du ſang. Ce qui nous fait connoître que ce n'eſt point ce levain étranger, épais, purulent, qui eſt la cauſe efficiente de la petite verole, mais le poiſon qu'elle contient, poiſon, ſans contredit, mille fois plus ſubtil que celui du mal venerien, puiſqu'il pénétre avec la même facilité dans nos veines, ſoit qu'on l'avale avec la ſalive, qu'on le reſpire avec l'air, ou qu'il

paſſe au travers des pores de notre corps, principalement lorſque la chaleur, le mouvement, ou la ſueur les a dilatés.

Cela poſé, je crois que la petite Verole conſiſte eſſentiellement dans diverſes particules venimeuſes, d'une ſubtilité extrême, répanduës dans l'air que nous reſpirons, & dont cet élement eſt le premier ſiege, & le vehicule immediat. Ce ſont donc, à mon avis, ces miaſmes contagieux qui conſtituent l'eſſence materielle, quoiqu'imperceptible, de ce mal. Car pour penſer, comme pluſieurs Medecins font encore aujourd'hui d'après le fameux Rhaſés, que la petite verole eſt un levain contagieux que nous apportons tous en naiſſant, qui eſt dans l'homme comme un peché originel, dans le ſang comme dans le vin nouveau, & qui venant à ſe développer par quelque cauſe occaſionnelle, ſe pu-

rifie tôt ou tard : pour adopter, dis-je, une pareille idée, il faudroit ne pas connoître à peu près l'époque de la naiſſance de cette maladie, dont Hippocrate & les autres anciens Auteurs Grecs ne font aucune mention, & qui par conſequent n'exiſtoit point encore du tems de ces grands Obſervateurs, comme je l'ai déja dit ; car le même levain dans des corps toujours les mêmes, ſe ſeroit toujours developpé de la même maniere par les mêmes cauſes occaſionnelles.

C'eſt en verité dommage que ce ſiſtême péche en ſon premier principe ; car il eſt fort commode pour expliquer tous les phénomenes. Par exemple, d'où vient la néceſſité preſque indiſpenſable à un chacun d'eſſuyer la petite Verole au moins une fois en ſa vie ? C'eſt que tout le monde en porte en ſoi le germe héreditaire. Pourquoi la frayeur fait-elle éclore cet-

te maladie, peu de tems après avoir vû quelqu'un qui en aura été fort défiguré, comme plusieurs personnes disent qu'il leur est arrivé? c'est qu'il se fait un certain saisissement qui développe le prétendu levain; & par-là tous les problêmes sont bien-tôt résolus.

Il faut convenir que l'autre opinion que j'embrasse, & qui partage le monde medecin, n'est pas exempte de difficultés; car si l'on me demande, d'où viennent ces miasmes infectés qui se sont élevés dans l'air, je répons que je n'en sçai rien; & Sydenham auroit mieux fait de s'en tenir à la premiere ignorance dont il avoit d'abord fait l'aveu. J'ignore quels climats enfantent ce venin, qu'elles exhalaisons de la terre le produisent; pourquoi il regne dans un tems, & disparoît dans un autre, & quelle est en un mot cette surprenante constitution épidemi-

que, qui, quoique dépendante de l'air, ne change point avec les vents.

Je n'ose même décider si ce venin est en soi le même par tout. Il me paroît seulement vrai-semblable qu'il ne differe jamais que par raport à sa quantité, & au sang dans lequel il est reçu. Pourquoi en effet dans la petite, comme dans la grosse Verole, ne gagneroit-on pas plus ou moins de contagion ? Pourquoi l'air n'en seroit-il pas plus rempli dans un païs que dans un autre ?

La petite Verole dans un sujet robuste, est un feu qui menace du plus grand incendie. Dans les personnes délicates, c'est comme une étincelle dans un fleuve, elle est bientôt noyée ou éteinte ; ou si le fleuve en est un peu agité, si le courant en devient plus rapide, c'est par-là même que l'ennemi est plutôt jetté sur les bords. Dans les grandes Villes où le sang est généralement plus brûlé par le feu

des plaiſirs, la petite Verole doit auſſi faire plus de ravages, que dans les petites, où la diſette des mêmes voluptés rend ordinairement la vie plus reglée, & le ſang plus doux. La diverſe quantité du venin, & la differente chaleur des temperamens, feroient donc, ce ſemble, les ſeules cauſes, qui ſéparées ou combinées enſemble, contribueroient proportionnellement à la fureur du mal; enſorte que j'oſe hardiment avancer, que ſi tous les hommes avoient le même dégré de contagion & de chaleur, ils n'auroient tous qu'une ſeule & même petite Verole.

Mais s'il eſt déſavantageux d'être fort & vigoureux dans ce genre de mal, il en reſulte un avantage, quand on n'en a point encore été attaqué, c'eſt qu'on s'expoſe plus impunément à ſa contagion. Eſt-ce la force de la tranſpiration qui combat & terraſſe le venin? La

forte conſiſtance du ſang refuſe-t-elle l'entrée à l'ennemi ? Lui oppoſe-t-elle des reſiſtances qui redoublent ſa fureur, quand il les a vaincuës ? Eſt-il des hommes naturellement auſſi inacceſſibles à cette contagion, que s'ils en euſſent déjà été affectés ? Enfin ces gens robuſtes qui ont tant de fois bravé l'ennemi, en ont-ils été pris dès qu'ils l'ont craint ? La frayeur, en diminuant la tranſpiration, & en relâchant les pores rendroit-elle plus ſuſceptible de la contagion, qu'on ne l'étoit auparavant ? Mais je ne raiſonne point ſur un fait qui ne m'a point été aſſez confirmé.

Il ſuit que plus les ſolides ſe ſont raffermis, que plus le ſang a perdu de ſon humidité, & eſt devenu ſec, vif, animé, ſalé, huileux, enflammé, tant par l'âge qui conſume tout, que par toute autre cauſe ſemblable, & plus la petite Verole eſt à crain-

dre, elle s'éteint presque dans un temperament froid & aqueux, & s'allume au contraire dans les temperamens chauds. Pour vous donner une idée encore plus claire de cette énorme difference, jettez un moment les yeux sur les Cantharides. Elles ne se contentent pas de porter coup aux voïes des urines, quand elles rencontrent beaucoup de chaleur naturelle, ou de fievre, elles étendent leur malignité bien plus loin; tandis que prises, même en plus grande doze, par une personne dont les humeurs sont douces & tranquilles, elles sont presque sans effet. C'est ainsi que la petite Verole dans un sujet fort délicat cause à peine un trouble sensible dans le sang, y passe & repasse comme au travers d'un crible avec la même facilité, & ne se dépose qu'à la peau, au lieu que si elle vient à

rencontrer beaucoup d'ardeur, elle s'accroche indiſtinctement par tout, & produit les effets qui dépendent de cette analogie particuliere qu'elle me paroît avoir avec les cantharides.

Vous concevez à préſent pourquoi ce mal attaque tous les âges, tous les ſexes, n'épargne perſonne, ſe communique ſurtout aux enfans & particulierement à ceux qui n'en ont point encore été affectés ; pourquoi il eſt moins dangereux dans les enfans, & dans tous ceux qui ont les fibres lâches, & le ſang diſſous, que dans les adultes, dans ceux qui menent une vie laborieuſe, & dans les vieillards racornis ; pourquoi il eſt en général peu à craindre, quand il ſe montre ſans nul indice d'épidemie, dans un climat temperé, au printems ; & pourquoi enfin la differente chaleur tant de la ſaiſon que du ſu-

jet, le font éclore plus ou moins vîte.

Vous devez aussi être persuadé qu'il se communique par une double contagion; 1°. par celle de l'air dans les constitutions épidemiques; 2°. par la transpiration de ceux qui en sont infectés, à ceux qui ne le sont point encore. D'où il paroît que les miasmes venimeux passent d'abord de l'air dans la bouche, dans les narrines, dans le poumon, dans l'ésophage, dans l'estomach, dans les intestins; de-là par les voyes ordinaires dans le sang, d'où ils sortent quelque tems après pour rentrer dans l'air, & de l'air dans les corps sains, toujours suivant le même ordre, avec autant & plus de regularité que celui de leurs saisons.

Dans les premiers instans que la petite Verole est dans le sang, elle ne contient donc, ou plu-

tôt n'eſt pour lors en ſoi que très peu de particules contagieuſes ; & c'eſt cependant ce peu de matiere qui enfante cette ſoule prodigieuſe d'accidens ſurprenans & terribles que je décrirai dans un moment, & qui prouvent que le venin de la petite Verole eſt d'une nature âcre, irritante & inflammatoire. Mais s'altere-t-il avec le tems comme celui du mal venerien ? Il eſt conſtant qu'il s'affoiblit par les diverſes inſertions dont j'ai parlé, & à plus forte raiſon le virus verolique perdroit-il encore plus de ſa vertu, s'il étoit permis de faire les mêmes épreuves pour en juger. Mais nous ne voyons pas dans l'hiſtoire Chronologique des Auteurs qui ont écrit ſur la petite Verole, que ce mal ſoit, comme le venerien, moins funeſte aujourd'hui qu'autrefois.

CHAPITRE IV.

Symptômes de la petite Verole discréte.

QUand la petite Verole eſt caracteriſée par les boutons qui lui ſont propres, perſonne ne peut s'y méprendre, mais ce n'eſt pas aſſés pour un Medecin : il doit non ſeulement la prévoir en général, & comme d'un coup d'œil avant qu'elle paroiſſe, mais prédire l'eſpece qui arrivera. La nature n'a point ici de voile pour un praticien clair-voyant. Voici donc les ſymptômes qui l'annoncent, lorſqu'elle eſt encore cachée dans le ſang.

La tragedie commence par des abbatemens, des langueurs, des baillemens, des friſſons dont on ne peut d'abord découvrir la cau-

ſe. La fievre ſurvient enſuite avec une chaleur continuë qui n'eſt pas fort vive dans cette eſpece benigne. On reſſent des douleurs à la tête, au dos, dans les reins, dans les membres, mais ſingulierement à l'endroit appellé la *foſſette* du cœur, quand on preſſe cette partie avec la main. On a des nauſées, de petits vomiſſemens; les adultes ont beaucoup de diſpoſition aux ſueurs, au lieu que les enfans ne ſuent preſque jamais. Les adultes ſont encore peu engourdis & aſſoupis, les enfans le ſont au contraire beaucoup, & même quelquefois ils ſont ſujets à des attaques d'épilepſie, pour ne rien dire des diarrhées qui ſont aſſés rares dans cette eſpece.

Voilà les principaux ſymptômes qui en précedent ordinairement l'éruption, encore paroît-elle ſouvent au moment qu'on s'y attend le moins, ne s'étant point

annoncée par aucuns des ſignes que je viens de décrire, & c'eſt ce qu'on remarque principalement dans ceux, qui comme les enfans, ont les fibres lâches & le ſang diſſous, & ont reçû plus de contagion. Cette eſpece ſe manifeſte ordinairement le quatriéme jour, quelquefois un peu plus tard, & très-rarement plutôt. Ce qui pour l'ordinaire calme beaucoup les ſymptômes, ou même les diſſipe tout-à-fait. Il faut excepter les ſueurs qui augmentent dans les adultes; car ils ſuent ſans ceſſe, pour peu qu'ils ſoient couverts, & cette diſpoſition dure juſqu'à ce que les boutons commencent à meurir.

Voici maintenant comment ſe fait l'éruption. La peau de la tête & du viſage premierement, enſuite des mains, des bras, du col, de la poitrine, & des parties inferieures, ſe couvre de petits points rouges, ſemblables à la morſure

d'une puce, & qui prennent peu à peu la forme de grains, marqués comme d'une petite pointe qui en est le centre; à mesure que ces grains s'élevent & grossissent, les espaces où il n'y en a point deviennent rouges & enflammés; & alors on a des maux de gorge qui augmentent de plus en plus. Mais non seulement les interstices commencent à rougir vers le 8e. jour, quand le mal suit sa nature sans dégénerer; ils s'enflent aussi proportionnellement au nombre des boutons qui y viennent, non sans beaucoup de tension & de douleur lancinante; le mal faisant des progrès, les paupieres s'étendent & se gonflent sous la forme d'une vessie enflée & reluisante, qui couvre l'œil & l'empêche de voir.

Après le 8e. jour, les boutons du visage, de rouges & polis, deviennent rudes & blanchâtres & en-

ſuite jaunes. Peu à peu il en ſort une matiere d'un jaune tirant ſur le brun, & qui eſt mobile dans l'enveloppe du bouton.

En même tems que les boutons du viſage ſe deſſéchent & ſuppurent, leurs interſtices ſont d'une couleur vermeille, comme doivent être les puſtules, même avant la ſuppuration, & les boutons des mains & du reſte du corps deviennent moins rudes & plus blancs. Le 11e. jour, le viſage n'eſt plus ſi enflé, ni ſi enflammé, & toutes les puſtules du corps parvenuës à leur juſte grandeur, & à leur vrai point de maturité, ſe deſſéchent, tombent & diſparoiſſent enfin le 14e. ou le 15e. jour. Cependant celles des mains qui ſont les plus lentes dans tout leur cours, ne tombent qu'un ou deux jours après, & d'une façon particuliere ; car elles rompent la peau, tandis que les au-

tres ſe détachent par écailles : & ce ſont ces écailles qui laiſſent après elles diverſes cavités, quoiqu'il faille avoüer que la matiere des puſtules eſt ordinairement ſi douce dans cette eſpece de petite verole, qu'on en eſt rarement marqué. Enfin on eſt ordinairement conſtipé pendant tout le cours de cette maladie, ou du moins on va par ſoi-même très-rarement à la ſelle ; la diarrhée tant dans les adultes que dans les enfans fait cependant ici quelques exceptions.

CHAPITRE V.

Symptômes de la petite Verole confluente.

LEs ſymptômes qui précedent la petite Verole *confluente* ſont ordinairement les mêmes que ceux

qui annoncent *la diſcréte*, mais ils ſont beaucoup plus violens. Le malade a plus de fiévre, de douleurs, de nauſées, de vomiſſemens; les yeux ſont vifs, animés, brillans, par une liqueur fine & chaude dont ils ſont arroſés; on á des anxietés, des oppreſſions aſſez conſiderables; les adultes ſuent moins que dans le genre diſcret, & ſont quelquefois pris d'un flux de ventre qui n'eſt pas ordinairement de longue durée: les enfans ſont plus aſſoupis, & cela va ſouvent juſqu'à une ſi forte affection comateuſe, qu'il faut les pouſſer ſans ceſſe pour les tenir éveillés, & encore n'en peut-on gueres venir à bout. Cette eſpéce ſe manifeſte ordinairement le 3e. jour, quelquefois plûtôt, & preſque jamais plus tard, à moins que les puſtules ne ſoient comme ſuſpenduës par quelque violente douleur; & alors, pour ſe tenir long-tems

cachées, elles n'en ſont pas moins redoutables & moins nombreuſes.

Il s'en faut beaucoup que les choſes tournent ici auſſi favorablement après l'éruption, que dans le genre diſcret ; la diarrhée des adultes eſt le ſeul ſymptôme qui ſe diſſipe. Les autres diminuent cependant un peu pour l'ordinaire, & vont toujours en décroiſſant, à meſure que l'éruption s'avance, ſurtout pendant le jour ; car vers le ſoir, ils redoublent, pour ne diſparoître qu'après une entiere ſupuration.

L'éruption de cette eſpece ne produit point de grains épars çà & là, comme dans la précedente ; ils ſont joints, unis, confondus, c'eſt-à-dire tantôt cohérens, & tantôt entaſſés les uns ſur les autres.

Les puſtules ſont plus larges aux pieds & aux mains que par tout

le corps ; & plus on va de l'extrêmité des membres en montant vers le tronc, plus elles ſont petites & ſerrées. Semblables d'abord à de petites veſſicules, elles couvrent tout le viſage, & reſſemblent ou à une éreſipele, ou à la rougeole, ſans cependant qu'on puiſſe s'y tromper, ſi ce n'eſt du premier coup d'œil ; car d'ailleurs le mal ſe manifeſte par le tems de l'éruption, & pluſieurs autres ſignes differentiels.

Les boutons s'élevent peu dans cette eſpece, ſurtout au viſage ; bientôt devenus ſemblables à une pellicule blanche, colée à cette partie, ils ne ſurpaſſent gueres la ſuperficie ordinaire de la peau. Après le 8e. jour, cette petite peau devient de jour en jour plus rude, moins blanche, brune, & non jaune, comme dans la bonne eſpéce. Ce qui marque le tems de la ſupuration. Cet état étant fini,

on voit tomber vers le 20e. jour de larges écailles qui laiſſent après elle d'horribles cicatrices.

Outre tous les ſymptômes communs, il en eſt deux qui ſont propres aux *confluentes*, & qui ſont de la plus haute importance; c'eſt la ſalivation dans les adultes, & la diarrhée dans les enfans. La premiere évacuation paroît quelquefois dès le commencement de l'éruption, quelquefois le lendemain, ou deux jours après, & alors le flux de ventre qui commence quelquefois avant l'éruption dans l'âge mur, vient à ceſſer, comme je l'ai déjà inſinué.

La diarrhée ne paroît pas auſſi promptement dans les enfans, que la ſalivation dans les adultes; mais en quelque tems qu'elle ſe montre, elle dure autant que la maladie, à moins qu'on n'ait l'imprudence d'en arrêter le cours.

La ſalivation eſt dabord claire & tenuë, & ſe fait ſi abondam-

ment, que le malade moüille plusieurs serviettes dans une seule nuit. Cette évacuation ne differe gueres de celle que l'action du mercure produit dans ceux qui ont la verole, si ce n'est qu'elle n'a pas si mauvaise odeur. Mais vers le 11e. jour, la salive devient si épaisse, qu'on a bien de la peine à la cracher; on a soif, on tousse en buvant, on rend la boisson par les narrines, on est suffoqué. Dès ce jour le *ptialisme* cesse ordinairement; quelquefois cependant, ce qui est rare, il revient après avoir entierement disparu un ou deux jours. Or cette évacuation venant tout-à-coup à cesser, ou devenuë si visqueuse & si tenace, qu'on en est suffoqué, la voix devient rauque, tous les sens s'hebêtent, & le malade est de toutes façons si accablé par la violence du mal, qu'il meurt communement le jour marqué, à moins que

l'enflure du viſage & des mains ne perſiſte ou n'augmente. Il eſt vrai qu'alors on ne peut empêcher le le viſage de ſe déſenfler un peu, mais ſa tumeur ne doit entierement s'éclipſer qu'un ou deux jours après que la ſalivation a ceſſé, & les mains doivent ſe gonfler davantage, ce qui eſt le meilleur ſigne de convaleſcence qu'on puiſſe avoir, au lieu qu'il n'eſt rien de plus ſiniſtre que des indices contraires.

Telle eſt à peu près l'hiſtoire que Sydenham nous donne de ces deux eſpéces capitales. Quiconque eſt accoûtumé à voir ces ſortes de maladies, peut juger de ſon exacte fidelité ; il n'y manque pas, à mon avis, la moindre circonſtance eſſentielle. Rien donne-t-il tant de ſécurité à un Medecin que de bien connoître la marche de la maladie, de ſuivre la nature pas à pas, & d'être averti de bonne

heure sur ce qu'il aura à faire ? Par-là il se tient ferme, sans perdre le point de vuë qui le guide dans la pratique ; il n'a garde de reprimer des évacuations aussi heureusement critiques que la salivation des adultes , & la diarrhée des enfans ; & comme il sçait par experience que le 8e. jour dans les *discretes* , & le 11e. dans celles qui ne le sont pas, sont les époques les plus fatales, parce que c'est alors que perissent ceux qui ont à perir, il y fixe toute son attention, & regle là-dessus sa conduite, ses prognostics, ses esperances & ses craintes.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Explication des principaux ſymptômes des deux eſpeces capitales de la petite Verole.

TElle eſt la nature de nos humeurs, même pendant que nous joüiſſons d'une parfaite ſanté, que les plus petits corpuſcules tranſmis dans nos veines, dérangent toute l'œconomie animale. L'hiſtoire naturelle des poiſſons en fait foi. Il n'eſt donc pas ſurprenant que la petite Verole, qui eſt conſtamment un venin, excite la fievre, & mette le trouble tant dans le cours, que dans la ſubſtance même des liqueurs. D'ailleurs comme les nerfs cordiaques peuvent être irrités, les eſprits du cervelet viennent en plus grande affluence, & conſe-

quemment, le cœur doit réïterer plus ſouvent ce mouvement de contraction, ce coup de piſton qui ſeul fait la vie, & dont la ſeule accélération fait la fievre.

Cela poſé, c'eſt-à-dire, la circulation augmentée, les humeurs ſont pouſſées avec effort dans les reins; les nerfs & les membranes nerveuſes de ces parties ſont fortement diſtenduës, ce qui fait naître des douleurs ſemblables aux néphrétiques. Mais comme les nerfs de l'eſtomac correſpondent avec ceux des reins, ils ſont en même tems tiraillés, le cours des eſprits s'y bouleverſe, les membrannes entrent en convulſion, & par conſequent on doit vomir, ou du moins avoir des nauſées. Deux effets qui ont plus d'une fois induit en erreur, parce qu'on les obſerve encore dans la néphrétique. D'ailleurs le venin ne peut-il pas encore circuler avec les liqueurs

du ventricule, ou être en partie contenu dans la cavité de ce viſcere ? car il eſt conſtant qu'il a pû paſſer par les voies de la déglutition ; ainſi il peut donc irriter les nerfs de cette partie muſculeuſe, & leur donner le même branle ſpaſmodique.

Les ſaignées faites avant l'éruption prouvent clairement que le ſang s'épaiſſit, & s'enflamme proportionnellement à la vivacité & à la durée de la fievre. Voilà donc un épaiſſiſſement inflammatoire qui pourra produire des embarras dans les petits vaiſſeaux, des contractions ſpaſmodiques, & des tenſions plus ou moins fortes en differentes parties nerveuſes, & par conſequent la veritable origine des douleurs, des inquiétudes, des anxietés, des langueurs & de l'aſſoupiſſement auquel les enfans doivent être plus ſujets, en maladie comme en ſanté, parce que

les fibres molles de leur cerveau ſont plus ſuſceptibles de compreſſion. Mais comme la même contagion produit moins d'effet dans les humeurs aqueuſes des enfans, que dans le ſang épais des adultes, de-là vient que ceux-ci ont ordinairement plus de pente à ſuer, ſurtout dans le genre *diſcret*; car dans le *confluent*, la chaleur eſt ſi grande, le cours des fluides eſt ſi rapide, les molecules du ſang deviennent ſi danſes & compactes, & les fibres ſi deſſechées, qu'on ſuë à peine ou point du tout. Voilà donc deux dégrés de chaleur, l'un qui fait ſuer, par exemple a 97. dégrés au Thermomettre de Fahrenheit, & l'autre plus conſiderable de 2. ou de 3. dégrés, empêche les ſueurs. Qu'il ſurvienne une chaleur encore plus grande qui faſſe monter le mercure, ou l'eſprit de vin à plus de 100. dégrés, le ſang, loin de s'ê-

tre plus épaiſſi, tombe en une diſſolution ſi prodigieuſe, qu'on eſt inondé de ſueurs, comme on l'obſerve dans les petites Veroles malignes dont nous parlerons en tems & lieu. Ce que je viens de dire s'obſerve dans la pratique, & je l'ai vérifié pluſieurs fois par quelques expériences Chimiques faites ſur le ſang, à l'exemple de M. Boerhaave.

Si vous êtes curieux de ſçavoir à préſent pourquoi les enfans ſeuls ſont pris quelquefois de mouvemens convulſifs ou épileptiques avant l'éruption, il faut d'abord convenir d'un fait anatomique, que les ſurprenantes injections de Ruishc ont rendu très-conſtant; c'eſt qu'on a d'autant plus de vaiſſeaux, & conſequemment de nerfs, & de nerfs plus ſenſibles, qu'on eſt plus près de ſon origine. Cela poſé, je dis que les nerfs des enfans doivent être plus

ſuſceptibles d'irritation, que ceux des adultes, dont l'âge a non ſeulement racorni la ſubſtance, mais diminué le nombre & la groſſeur, & cela par la même méchanique des oſſifications, que je ſuppoſe connuë. Il eſt vrai que la difficulté des dents à percer les gencives, les vers, les aigres, le lait coagulé par ces humeurs viciées, peuvent jetter les enfans dans ces mêmes ſpaſmes, leſquels peuvent encore venir d'efforts que fait la nature pour chaſſer la rougeole, la fievre écarlatille &c. Ce ſymptôme ſeroit donc en ſoi fort équivoque, s'il n'étoit de compagnie avec ceux qui annoncent plus ſûrement la préſence du venin caché; ainſi ce n'eſt qu'en ce cas qu'on doit compter ſur la parole de Sydenham, les puſtules ne ſont pas loin, & peuvent paroître du ſoir au matin. L'épilepſie n'eſt donc pas

toujours une maladie principale, qui exige les remedes qui lui sont propres ; c'est souvent un avertissement, ou un signal de la nature qu'il faut entendre. Mais malgré ce violent prélude, la petite Verole est discréte & benigne ; l'observation en fait foi, & la raison en est vrai-semblablement qu'il y a ici plus de sensibilité dans les nerfs, que de venin dans le sang. C'est ainsi que l'affection Hysterique produit tant d'accidens effrayans, quoique la cause de la maladie soit très-legere. Voilà, si je ne me suis trompé dans mes conjonctures, l'explication véritable des principaux signes de la petite Verole encore cachée dans le sang. Mais le venin, après avoir erré quelque tems comme à l'aventure, dans le grand courrant des fluides, le quitte & s'en dégage enfin, pour se jetter & s'accrocher à la peau

ſur-tout du viſage. J'ai même quelquefois vû la petite Verole ſortir, avec peu de grains à la verité, ſans avoir cauſé aucun trouble ſenſible dans le ſang, même dans un âge aſſés avancé; eſt-ce, comme dit un Auteur, *(a)* qui, quoique Chirurgien, mérite aſſez d'être écouté; eſt-ce une affinité réelle du venin avec la peau qui le détermine à l'affecter préferablement aux autres parties? Et cette prétenduë affinité conſiſte-t-elle, comme il dit, dans un rapport ſingulier, imperceptible entre la tiſſure, la délicateſſe, & d'autres diſpoſitions primitives ou acquiſes de la partie, & la configuration, la mobilité, & la ſubtilité de l'*hétérogene*? ou plutôt ne feriez-vous pas diſpoſé à croire que ſa ſeule legereté, de concert avec l'action du cœur, le porte à l'exterieur, & l'éleve principale-

(a) *Queſnay, l'Art de guerir par la ſaignée, p.* 329.

ment vers la tête, comme il arrive aux esprits fermentés des liqueurs fortes, & qu'ainsi le visage peut être souvent couvert d'une grande multitude de boutons même *confluens*, tandis qu'il n'y en aura qu'un petit nombre de bien distinctement séparés, aux autres parties du corps. Et c'est en effet ce que l'experience confirme tous les jours.

Quoi qu'il en soit, telle est la vertu du venin, que chaque fibre solide de la peau à laquelle il est porté par le benefice de la circulation, doit être irritée, froncée, crispée par cet acrochement. Ensuite par je ne sçai quelle analogie de cette irritation avec celle que produisent les Catharides topiquement appliquées, le venin y attire une serosité fine dejà infectée, laquelle tant par le resserrement, que par la configuration singuliere de ces parties,

y forme d'abord des veſſicules, d'où naiſſent peu à peu de petites tumeurs en pointe, qui s'agrandiſſent en tout ſens par les nouveaux ſucs toujours corrompus qui y abordent ſans ceſſe, y croupiſſent, s'épaiſſiſſent, s'enflamment, s'élaborent, ſe digerent, & enfin ſe convertiſſent en pus avec les fibres mêmes, par l'action, & la réaction des vaiſſeaux, que le froncement inflammatoire augmente.

Après l'éruption, les ſymptômes ſe calment, & cela eſt-il ſurprenant? La fievre, ce mouvement des liqueurs acceleré par le mêlange de la contagion, eſt l'heureux inſtrument dont la nature ſe ſert ordinairemenr pour ſe débarraſſer des cauſes internes des maladies. Sans ce ſalutaire agent pourroit-elle remporter la victoire ſur un auſſi redoutable ennemi?

La peau eſt tenduë avec chaleur, douleur & inflammation. Ainſi la circulation & la tranſpiration y ſont empêchées, & par conſequent les humeurs en ſont plus fortement répouſſées. Voila, à mon avis, la ſeule cauſe des maux de gorge qui vont quelquefois juſqu'à la ſquinancie, & particulierement des enflures du viſage, des pieds & des mains, qui ſont d'autant plus conſiderables que la membrane cellulaire de Ruiſch eſt plus minée, & conſequemment réſiſte moins au reflux des liqueurs. Il eſt donc tout naturel & néceſſaire que les paupieres ſoient le plus enflées; & comme des fievres bien plus ardentes que la petite Verole ne donnent point lieu à ce gonflement, on eſt fondé à croire que la raréfaction du ſang y entre à peine pour quelque choſe.

Je ſuis tenté de vous faire

part, ou ce qui revient au même, de vous faire rire de l'opinion de M. Quesnay ; il prétend que c'est le " venin même de ce mal
„ qui excite dans les sucs des tissus
„ celluleux un mouvement intestin par lequel il dégage & rassemble les atomes d'air, qui par
„ leur jonction recouvrent une
„ élasticité dont la dilatation produit le gonflement, comme il
„ arrive, ajoûte-t-il doctement,
„ par l'action d'un serpent qu'il
„ nomme en François *Inflator*.
„ C'est le *Soufleur* qu'il entend ou
„ le *Prester* de Gena, & des autres Naturalistes. Certes il ne
„ manque à ce Serpent qu'un nom
„ Grec „ comme celui de que M. Boerhaave me fit l'honneur de m'écrire il y a quelques années qu'il lui avoit donné, à cause de ses effets, pour donner une grande idée de l'érudition de ce Chirurgien, & de l'art avec lequel il

ſçait l'étaler. Mais que dites-vous d'ailleurs de cette explication ? Ne la trouvez-vous pas bien fine & bien ſubtile ?

Pour ce qui eſt de la ſalivation des adultes & de la diarrhée des enfans, ces deux effets ne viennent évidemment que du ſeul reflux des humeurs ; ainſi quoique le ptialiſme paroiſſe appartenir en propre à l'eſpece *confluente*, cependant il accompagne quelquefois l'eſpece diſcrete maligne, c'eſt-à-dire, celle dont les grains ſont trop ſuperficiels pour expulſer toutes les humeurs morbifiques, & celle même, qui quoique douce & benigne, eſt ſi mal traitée, que les eſpaces vuides reſtent blancs & flaſques vers le 8e. jour, qui eſt le tems où la ſupuration commence à ſe faire. Car alors les humeurs ne circulant aucunement dans ces intervalles ; il ne ſe peut faire qu'elles ne ſoient repouſſées

par les glandes ſalivaires. Mais qui peut dire ſi les enfans qui ne ſçavent point encore cracher, ou qui en ont peu l'habitude, ne s'aliveroient pas, ſi le talent de déglutir qu'ils paroiſſent poſſeder d'une façon admirable, dès qu'ils viennent au monde, ne leur faiſoit avaler toute la ſalive qui ſe décharge dans leur bouche? Or cette humeur ne pouvant être digerée en entier, ni rentrer toute dans le ſang, ſuivant les loix économiques, doit, ce ſemble, en partie contribuer à donner aux enfans ces flux de ventre qui leur ſont ſi familiers. Je dis en partie, car je ne doute point que la *retroceſſion* des liqueurs n'occaſionne un grand dechargement de matieres dans les inteſtins par les veines méſéraiques, comme on en peut d'ailleurs juger par les diarrhées dont on eſt ſurpris, dès que le froid de l'air à ſupprimé la tranſpiration.

La Salivation venant tout à coup à cesser, cause la mort ; Mr. Helvetius nous en donne la raison, *p.* 218.

Enfin les accidens qui arrivent dans le tems de la supuration, sont faciles à expliquer ; la matiere purulente à force d'être agitée dans le sang, s'y putrefie, irrite les nerfs & les membranes nerveuses, produit une fievre putride avec les plus fâcheux symptômes. Voyez Boerhaave, *Aph.* 1400.

CHAPITRE VII.

Des Cordiaux.

LEs Cordiaux dont on se sert pour faire sortir la petite Verole, sont principalement le Safran, la Theriaque, le Diascor-

dium, la Confecton d'Iacinthe, la Poudre de la Comteſſe de Kent, les divers Bezoards, une liqueur chaude que les Anglois nomment *Poſſet*, les Eaux diſtillées aromatiques, le Lilium, le Laudanum de Sydenham, l'Opium, le Syrop de Diacode, les Vins chauds, &c. L'effet de ces Medicamens eſt d'augmenter les ſueurs, de diminuer la chaleur, la Fievre & les autres ſymptomes, de précipiter le plus ſouvent l'éruption, d'augmenter la multitude & la malignité des boutons, & quelquefois de les empêcher de paroître.

Tout comme le vin, l'exercice du cheval, de l'amour, & ce qui met le ſang en mouvement, augmentent l'ulcere, & l'écoulement de la Gonorrhée, parce que le virus venerien devenu plus acre, ronge, enflamme, & change en pus plus de matiere & de vaiſſeaux, de même le venin de

la petite Verole devenu plus actif par l'uſage des Cordiaux, ſe promene plus tumultueuſement dans le ſang, infecte & enflamme une plus grande quantité de ſucs. Ce qui par conſequent doit produire un plus grand nombre de puſtules, & des puſtules plus acres dont on eſt fort defiguré. Voilà la raiſon de ce fait que tous les Praticiens ont obſervé, qui eſt que tous les remedes chauds contribuent tellement à la multiplication des puſtules, qu'il ſemble qu'ils pourroient enfin venir à bout de convertir toutes les humeurs en petites Veroles fort corroſives, parce que le ſang depouillé par l'excès de ſueurs, de la féroſité qui ſervoit à le détremper, acquiert une conſiſtance ſeche, & inflammatoire, qui porte le venin au plus haut point de mordacité; d'où l'on conçoit que ce n'eſt qu'à force d'irritation, que les partiſans

des cordiaques reuſſiſſent ſi bien pour l'ordinaire à faire ſortir ce mal.

Voici maintenant comment je conçois cet effet tout contraire des mêmes remedes, qui eſt l'empêchement de l'éruption.

Il eſt conſtant que le venin de la petite Verole enflamme le ſang, fronce, criſpe, & reſſerre les petits vaiſſeaux. Si donc on donne aux fluides plus de vivacité, & au poiſon plus d'activité, il en reſultera une double agitation, & en conſequence une denſité inflammatoire dans toute la ſubſtance des liqueurs; les molecules trop épaiſſies préſenteront aux petits vaiſſeaux plus de volume qu'il n'en pourra paſſer par leurs diametres anguſtiés; les ſucs corrompus qui euſſent aiſément enfilé les conduits cutanés, ſi on les eut ſuffiſamment delayés & attenués, feront abſolument hors

d'état d'en venir à bout; d'où il ſuit que l'éruption ne ſe fait point, parce qu'on la provoque, & que de nouveaux ſucs ſont infectés par le reflux des premiers, ce qui donne lieu aux inflammations des viſceres. Car comme l'action du cœur redouble proportionnellement à l'irritation, à la Fievre, & à la réſiſtance qui augmente dans les petits vaiſſeaux, il ne ſe peut faire que les tuyaux ne s'engoüent ou ne s'engorgent dans les parties où la matiere aura été forcée de refluer, & qu'ainſi la petite Verole au lieu de ſortir au dehors, ne ſoit étouffée au dedans, & le malade avec elle. L'ouverture des Cadavres juſtifie ce que j'avance. Nos Medecins les plus emploïés peuvent dire combien de fois ils ont vu des épanchemens, des inflammations, des depôts, des colliquations putrides, des gangrenes ſanieuſes, &

tant d'autres ravages internes produits par cette funeste méthode. Et plût au Ciel que tous ces tristes effets pussent venir à bout de desilier les yeux du Public, & de le faire revenir enfin des faux préjugés qui le soulevent aveuglément contre une pratique contraire ! Voici, à mon avis, les seuls retranchemens qui s'offrent aux Cordiaux. Il arrive quelquefois, quoique rarement, que la petite Verole ne peut sortir, ou rentre dans le sang, pour s'être temerairement exposé à un air trop froid, pour avoir bû des liqueurs trop froides, pour s'être fait saigner, ou purger mal à propos, parce qu'on est travaillé d'une diarrhée très-abondante, ou enfin parce que les Esprits vitaux essentiellement foibles & languissans, comme le sang apauvri qui les fournit, ne donnent point assez de mouvement aux solides,

ni aux liquides ; en ces cas il faut sçavoir ranimer la nature, pourvû qu'on soit en même tems bien sûr que la *prostration* du pouls ne puisse venir de causes contraires. Mais le jugement n'est ici facile que pour ceux qui n'en ont point.

Il est de fait qu'un seul phlegmon donne la Fievre, lorsqu'il supure. Donc plus on aura de boutons, plus la Fievre de la supuration sera vive & dangereuse, & c'est aussi ce que l'expérience confirme. Les remedes chauds multiplient les grains, par consequent ils doivent être presque toûjours prescrits de la saine pratique. Pour une circonstance qui les admet, mille autres les condamnent ; le calme qu'ils produisent d'abord est un calme trompeur qui n'annonce que des orages.

CHAPITRE VIII.

De la Saignée.

LEs embarras du cerveau, l'inflammation ſurtout ſyncopale, la diſſolution putride du ſang, de violens rhumatiſmes, & pluſieurs autres cauſes ſemblables rendent le pouls petit, ſerré, étoufé, d'une extrême débilité, & en quelque ſorte ſi mourant, qu'on le ſent à peine : en ce cas je ſuis convaincu par experience que pour reveiller les forces expirantes, il n'eſt point de meilleur cordial que la ſaignée. A meſure que le ſang coule, la circulation étranglée ſe developpe, le pouls reprend vigueur, & par conſequent la petite Verole qui ſe trouveroit dans un ſujet ainſi affecté, ſeroit pour moi

une double indication pour faire ſaigner le malade. Quand les foibleſſes, les langueurs, les abbatemens viennent de quelque inflammation interne qui empêche le venin de s'accrocher à la peau, comme il arrive ſouvent; il n'eſt donc rien de ſi efficace que de verſer du ſang.

Le principal uſage de la Saignée, eſt avant la ſortie des puſtules; cette évacuation, ſelon quelques Praticiens, les a quelquefois empeché de paroître, non en les étoufant, comme nous l'avons dit des Cordiaux, mais en le faiſant ſortir par la tranſpiration. Pour moi je n'ai jamais été aſſez heureux pour faire la même remarque, quoique j'aye ſouvent emploïé les mêmes moyens. Mais on verra par une obſervation que je communiquerai en tems & lieu, que la ſaignée rend le nombre des boutons moins conſidérable, &

leur qualité plus douce.

Il eſt donc prudent de ſaigner avant l'éruption de quelque petite Verole que ce ſoit, & quand même les ſymptômes ſeroient extrêmement legers. Le mal le plus doux & le plus benin le devient encore plus par la ſaignée : c'eſt un fait. Mais c'eſt ſurtout dans les adultes qu'il faut ſeverement ordonner ce remede. Car pour les enfans, il faut ſçavoir qu'ils ont les fibres d'autant plus lâches, & le ſang d'autant plus diſſous, qu'ils ſont plus jeunes, ou plus près de leur origine, & que pour cette raiſon les ſuites de la petite Verole ſont bien moins à craindre que dans ceux dont un âge plus mur a racorni les vaiſſeaux, & deſſeché le ſang. C'eſt donc la vehemence des premiers ſymptômes qui doit déterminer un Medecin à ſaigner les enfans, même dans le berceau, & à verſer pro-

portio-

portionnellement plus ou moins de ſang. On les ſaignera même au pied, ſi l'oppreſſion, l'aſſoupiſſement, ou le delire l'exigent, & quelque repugnance que les parens y apportent, on tiendra ferme, & on ne trahira point les vües de ſa conſcience pour favoriſer ſon avancement. Mais ſi l'on ne prevoit aucun danger, il vaut mieux traiter le malade ſans le ſaigner, que de prendre mal à propos ſon congé. Les temperamens ſanguins, chauds, huileux, ſalins, brulés tant par leur propre ardeur, que par le feu du vin, des liqueurs, des veilles, & des plaiſirs de l'amour, exigent une conduite toute differente. La petite Verole qui paroît d'abord la plus douce, peut avoir dans ces perſonnes les plus cruelles ſuites; il ſeroit donc temeraire de ſe relâcher en leur faveur, & l'on doit les ſaigner d'abord au bras, & en-

ſuite au pied. La révulſion ſe fait par la ſaphene ; ainſi la tête eſt moins ſujette à s'embaraſſer ; de plus la petite Verole ſort egalement bien, & eſt moins abondante au viſage. Article intereſſant principalement pour le beau ſexe.

Regle generale, c'eſt ſur la violence de la Fievre, la nature des accidens, l'âge & le temperament du malade, qu'on regle les ſaignées qu'on doit faire.

Ce n'eſt pas tout que de ſaigner avant l'éruption, ſi les accidens l'éxigent, il faut hardiment pratiquer le même remede, malgré toutes les préventions du vulgaire, en tout autre tems de cette maladie. Les puſtules ſont autant de petits depôts inflammatoires ; elles ne contr'indiquent donc point la ſaignée, & il n'y a gueres moyen de ſe diſpenſer de la faire, ſi la fiévre perſiſte toujours avec beau-

coup de violence, malgré l'éruption la plus heureuſe. Mais ſi les boutons ne ſont que commencer à percer la peau, & ont bien de la peine à en venir à bout, la ſaignée, loin de faire rentrer la petite Verole, la feroit ſortir, à moins que le pouls ne fût très-foible. La Fievre ſeule doit donc nous déterminer à ſaigner pendant l'éruption. Mr. Helvetius avoüe qu'après la ſaignée les boutons paliſſent, ſurtout dans leur cercle, & que l'éruption ſe fait plus lentement, mais il penſe avec raiſon que ces ſymptômes ne peuvent être qu'avantageux, en ce que le tems de la ſupuration ſe paſſe avec plus de tranquillité.

La ſaignée ſe pratique encore pendant la ſupuration, quand la rarefaction du ſang l'exige: on calme en même tems les accidens qui ſont aſſez frequens dans cet état, & qui ne dépendent pour

l'ordinaire que du mauvais traitement des premiers états.

Tel eſt en general l'art des ſaignées dans la petite Verole ; mais comme le ſuccès de cette maladie dépend de ce qu'on fait dabord, il eſt évident qu'on doit les proportionner moins au preſent qu'au futur. Si par exemple la tête doit aiſément s'embaraſſer ; ce dont on juge principalement par la malignité inflammatoire de la Fievre, on doit inſiſter ſur les ſaignées du pied ; au lieu qu'il ſuffit d'en faire une dans ces diſſolutions plus ou moins putrides qui ſe rencontrent dans les petites Veroles apellées *Criſtallines*.



CHAPITRE IX.

De la petite Verolle dans les personnes du sexe qui ont leurs regles.

UN Medecin appellé chez une femme qui a ses regles compliquées avec tous les signes d'une petite Verole quelle quelle soit, ou dont le flux vient à couler, en quelque tems que ce soit de cette maladie, doit soigneusement s'informer si c'est au terme periodique, ou non, qu'il paroît. Si les regles viennent au tems marqué, c'est une saignée naturelle dont il ne faut interrompre ni augmenter le cours. Toute autre évacuation pareille faite au bras pourroit la surprendre, ainsi le sang destiné par la nature pour cette sécretion, ren-

treroit dans les vaiſſeaux, ou il augmenteroit la Fievre, pour ne rien dire des autres deſordres qu'il pourroit cauſer. Une ſaignée du pied determineroit plus de ſang dans les mêmes parties inferieures, & en augmentant par conſequent l'écoulement, pourroit occaſionner des pertes qui nuiroient à l'éruption. Il faudroit donc que la tête fût menaçée d'une inflammation prochaine, pour engager un Medecin à oſer ſaigner, non du bras, mais du pied, une femme qui auroit ſes regles au tems marqué avec tous les ſymptômes qui annoncent la petite Verole.

Mais ſi les regles paroiſſent hors du terme naturel, il faut regarder cette évacuation comme ſymptômatique, purement fortuite, ou accidentelle, à laquelle la nature ne prend aucune part. C'eſt une entrepriſe ſur elle de la part de la maladie, qu'il convient de repri-

mer, & en cela il y a d'autant moins de danger, que le ſang qui coule n'a point été deſtiné, ni préparé pour cette ſecretion. C'eſt donc un effet de la ſeule agitation des fluides qu'il faut calmer par une ſaignée du bras, comme on fait dans les pleuréſies, les fluxions de poitrine, & dans toutes les maladies inflammatoires, qui ſouvent provoquent à contre tems le flux menſtruel par l'extrême impetuoſité de la circulation. Mr. Sydenham propoſe une autre voie. Tant que le flux menſtruel ne paroît devoir rien déranger dans l'éruption de la petite Verole preſente ou prochaine, en quelque tems qu'il coule, il permet qu'on ſe tienne en repos, ſans employer d'autres remedes qu'une boiſſon redoublée d'eau laiteuſe, qui eſt un mêlange de beaucoup plus d'eau que de lait, & un narcotique tous les ſoirs. Il aſſure du

ſuccès de cette methode, temoin le Docteur Millengton ſon ami; & on l'a trouvée auſſi heureuſe pour l'avoir pratiquée ſur ſa parole.

Il eſt vrai que tout ce qui tempere beaucoup l'ardeur du ſang, eſt capable d'arrêter cet écoulement, ainſi la ſaignée au bras que j'ai propoſée d'abord, doit tendre au même but que la liqueur laiteuſe de Sydenham. Mais par cette même raiſon les puſtules & l'enflure du viſage & des mains ſe conſerveront mieux, au lieu que les remedes chauds qui paroiſſent mener plus droit au but, ne ſervent qu'à en éloigner, parce qu'ils ne peuvent qu'augmenter ce flux. Qu'une femme en couche ſoit ſurpriſe de la petite Verole, on voit par ce qui a été dit ci-devant qu'il faut reſpecter l'évacuation particuliere qui ſe fait alors, & laiſſer agir la nature; ce n'eſt que dans

des

des cas urgens qu'on peut ouvrir la ſaphene.

CHAPITRE X.

Des Hémorrhagies qui ſurviennent dans la petite Verole.

SI vous êtes appellé chez une perſonne du ſexe dont les regles coulent au terme naturel, ou à contre-tems, ne vous aviſez donc pas de conſeiller aucun regime chaud, ſous pretexte de mieux faire ſortir la petite Verole, ou de l'empêcher de rentrer, comme font ceux qui ne voient pas plus loin que leurs yeux; car après une pareille conduite, on a vû des hémorrhagies & des pertes que l'art ne peut arrêter. Mais comme la même cauſe qui fait couler les regles à contre-tems, peut occa-

ſionner d'autres hémorrhagies dans tous les tems de la petite Verole, il eſt évident qu'on peut le plus ſouvent les reprimer comme le flux menſtruel.

Il faut que je vous faſſe part ici d'une obſervation fort importante. On a vû dans de petites Veroles malignes des pertes par les voïes uterines, & des hémorrhagies par le nés que l'on trouva rebelles à tous les remedes ordinaires, & qui ne guérirent aſſés ſoudainement que par des cordiaux & par les narcotiques. C'eſt qu'il eſt, ſuivant Morton, à qui on doit cette remarque, des hémorrhagies qui viennent de la violence faite & reſtée au mouvement tonique des vaiſſeaux par un amas des ſucs ſanguins, qui rend leurs diametres entr'ouvers, & beans. Or les narcotiques venant alors à diſſiper le ſpaſme tonique, & le cordial venant à fondre les

ſucs croupiſſans, ceux-ci rentrent dans la circulation, & les diametres des tuyaux ouvers recouvrant leur ton ſe referment, & aſſûrent la guériſon.

CHAPITRE XI.

Des Vomitifs & des Purgatifs.

MOnſieur Sydenham a obſervé que des purgations reiterées, avant que la contagion ſe fût gliſſée dans le ſang, rendoient ſouvent loüables & *diſtinctes*, les petites Veroles qui ſurvenoient enſuite. Mr. Helvetius qui a pouſſé les choſes bien plus loin ſur ce ſujet, a ſouvent remarqué que la maladie ſe paſſe bien plus tranquillement, & a un ſuccès toûjours plus heureux, quand les évacuations éxcitées par la na-

ture, ou l'art, ont été fort abondantes. Elles appaiſent en effet les nauſées, les vomiſſemens, obvient aux dévoïemens occaſionnés par les crudités de l'eſtomac, reveillent le cerveau aſſoupi, moderent les diarrhées preſentes, debaraſſent les premieres voïes des matieres qui y croupiſſent, (& il s'en trouve toûjours beaucoup dans les gens crapuleux,) & par conſequent les évacuans tant par en haut que par en bas conviennent dans la petite Verole, ſurtout avant l'éruption. Mais c'eſt principalement dans celles qui ſont compliquées avec une Fievre maligne, que ces remedes font des miracles.

On les met en uſage pendant l'éruption, ſi on n'a pû le faire plûtôt, après & même pendant la ſupuration, ſi les accidens continuent, comme on le verra en tems & lieu.

Après avoir calmé l'inflammation par des ſaignées, on donne donc ſans peril l'émetique, par exemple aux gens crapuleux, demie once de vin émetique, une once & demie d'huile d'amandes douces, ſix gros de ſyrop violat, le tout mêlé avec deux onces de quelque eau temperée. Mais dans l'affection comateuſe, il faut un émetique qui ébranle plus les nerfs, comme le tartre émetique avec la manne dans un boüillon. J'avoüe avec Mr. Hecquet que les ſaignées précipitamment faites épargnent & préviennent ces accidens, empêchent l'inflammation de gagner l'eſtomac, & ſont ſouvent un remede ſouverain pour guérir les vomiſſemens, & même les cours de ventre. D'ailleurs ſi l'on eſt menacé d'une petite Verole très-benigne, que le ſujet ſoit foible, délicat, ait toûjours mené une vie ſobre, je ne crois pas qu'il

ſoit neceſſaire d'exciter ce tumulte dans le ſang.

Une circonſtance qui exige un vomitif, c'eſt l'épaiſſiſſement de la ſalivation dans les petites Veroles confluentes ; mais il faut qu'il ſoit fort ; car en agitant des humeurs qu'il n'auroit pas la force d'évacuer, il précipiteroit le malade en de plus grands dangers. Enfin les purgatifs ſont encore uſités à la fin de chaque eſpece de petite Verole, comme nous le dirons.

CHAPITRE XII.

De l'Opium.

L'Opium ne convient pas ſeulement dans les petites Veroles *confluentes*, on le donne avec un égal ſuccès dans les *diſcretes*,

lorſque le malade ſe trouve fatigué par des inſomnies qui ſouvent ne dépendent que de la douleur ou de l'inquiétude cauſée par l'inflammation des boutons, & non par celle du cerveau, car alors tout narcotique ſeroit dangeureux.

De tous les remedes *toniques*, aucuns ne remettent ſi vîte, ſi ſenſiblement ni ſi ſurement l'ordre & le calme dans les oſcillations des fibres nerveuſes, que l'Opium ; par ſon action les fibres convulſives reprennant leur ton, par conſequent elles travaillent à loiſir & mieux la coction du ſuc verolique qu'elles menent ainſi à une ſupuration loüable & légitime ; d'ailleurs l'ardeur de la fiévre ſe modere, le tumulte des eſprits s'appaiſe, les malades ſont préſervés, ou guéris de ces inquiétudes énormes qui les jettent dans des mouvemens ſpamodiques &

autres accidens plus funeſtes. Voilà les raiſons pour leſquelles Sydenham fait tant d'uſage des narcotiques dans les petites Veroles confluentes, & pour le dire en paſſant, il eſt le premier, depuis les Arabes, qui ait jamais eu l'idée de cette methode de traiter cette maladie. Or c'eſt préciſement au commencement de la ſalivation que Sydenham donne ou ſon Laudanum, ou le ſyrop de Diacorde qu'il mêle tantôt avec des eaux cordiales, tantôt avec des eaux temperantes, ſelon qu'il veut calmer la nature, ou la débaraſſer de ſon ennemi. Les regles des femmes periodiquement ou à contretems arrivées, les pertes de ſang, les diarrhées les plus effraïantes, toutes les évacuations en un mot ſe trouvent ſoulagées, ainſi que le ſujet, par le divin ſçavoir faire, par l'art admirable avec lequel ce Grand Praticien ſçait manier le

pavot & ce qui en vient. En un mot les cas les plus déſeſperés, où ce medicament fait des miracles, prouvent combien il eſt ami de la nature, & qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſoit cheri de tous ceux qui ſont ſujets aux inſomnies, aux inquiétudes, & aux agitations ſpaſmodiques. Mais ce qui fait bien voir le peu de fondement de toutes les préventions des ignorans contre l'Opium, c'eſt que Sydenham qui merite ici le titre de notre premier légiſtateur, n'a preſque d'autre cordial dans toute ſa vaſte pratique, que l'Opium, & certe il n'en fût jamais de plus heureuſe. Morton prodiguoit à la verité ce remede, tandis que Sydenham ne le donnoit qu'avec beaucoup d'économie; mais le premier n'en tiroit pas le même avantage, par ce qu'il le marioit mal; les cordiaux vifs qu'il y mêloit n'étoient pas aſſez *innocentés*,

ſelon l'expreſſion ſinguliere de Mr. Hecquet, par ce merveilleux antidote. C'eſt pourquoi ſes malades étoient traverſés de beaucoup plus d'accidens que ceux de Sydenham.

On objecte que Mrs. Hoffman & Sthaal, Medecins de la plus haute reputation, ne recommandent point l'Opium dans la cure de la petite Verole, & qu'ils ne s'en ſervoient point eux-mêmes, & cependant ne gueriſſoient pas moins cette maladie. Il ſeroit facile de retorquer cette objection, mais je me contenterai de repondre avec Mr. Hecquet, que le premier a ſa liqueur anodine minerale, qui eſt ſon calmant ſpécifique, & ſi en uſage à Paris dans les aigreurs opiniâtres, comme Sydenham a pour les petites Veroles putrides ſa limonade minerale dont nous parlerons: pour Mr. Sthaal, il dit lui-même qu'il

ne condamne point l'Opium dans la cure de la petite Verole, mais qu'il y sçait suppléer par le regime qu'il fait observer à ses malades. Il a son nitre crud, son jus de citron, ses pillules calmantes, sa poudre temperante, à laquelle Mr. Sylva sçait si bien associer le sel sédatif de Mr. Homberg, quand il s'agit de calmer l'extrême rarefaction du sang. Mais que nous fassions par l'Opium, ce que ces Grands Medecins font sans ce remede, cela reviendra toûjours au même, & l'avantage qu'on peut retirer des narcotiques n'en sera pas moins réel & considerable.

Entrons maintenant plus avant avec Sydenham dans l'art de distribuer les narcotiques, c'est principalement dans les petites Veroles *confluentes* qu'il faut les donner, mais dans l'âge adulte, par ce qu'alors les inquiétudes dont on est tourmenté empêchent de

dormir (au lieu que les enfans dorment ſans ceſſe) ou du moins mettent le trouble dans les eſprits, ce qui nuit à l'éruption : car comme on peut avoir une circulation douce & tranquille ſans ſommeil, (& je l'ai ſouvent éprouvé moi-même, après avoir pris de l'Opium) de même il arrive auſſi quelquefois qu'on a les eſprits fort agités en dormant beaucoup. Auquel cas le ſang n'étant point tranquille, malgré le ſommeil, l'éruption ſeroit viciée tant par rapport à ſes progrès qu'à la nature de chaque phlegmon. On ne ſçauroit trop appuyer ſur un fait d'une auſſi grande conſequence. L'agitation du ſang nuit non ſeulement à la ſortie des grains, comme je l'ai fait voir ci-devant ; mais par la même raiſon la matiere peccante qui a déjà commencé à percer la peau, eſt arrêtée ; d'où les puſtules ſe fletriſſent, & au

lieu de cette liqueur jaune qui eſt le caractere des bonnes petites Veroles, elles ne contiennent que des matieres ichoreuſes, noirâtres, ou tout autre ſuc non naturel. On ne peut donc mieux faire que de rallentir ce mouvement dereglé du ſang & des eſprits, qui eſt inſeparable des petites Veroles confluentes dans les adultes, ſoit par l'Opium, ſoit par une methode équivalente à ce grand remede, s'il en eſt.

Parmi toutes les préparations où entre l'Opium, le ſyrop de Diacode, comme moins échauffant merite la préference, de l'aveu de Sydenham, qui dit cependant s'être ſervi avec ſuccès de ſon Laudanum liquide. Pour ce qui eſt de la doze du ſyrop, non ſeulement elle doit être proportionnée à l'âge du malade, mais au degré des ſymptômes : & celle qui ſera peut-être trop forte pour celui

qui a les eſprits doux & tranquilles, ſuffira à peine à des perſonnes naturellement fort vives & fort agitées. Six dragmes conviennent en general au plus grand nombre; cependant dans les adultes on ne peut gueres en donner moins qu'une once à chaque fois, ſi l'on veut tirer parti de ce remede. Quant aux enfans qui, comme je l'ai dit, ont beaucoup de pente au ſommeil durant tout le cours de la maladie, ils n'ont gueres beſoin de parégariques, ſi ce n'eſt dans des cas urgens; & alors il eſt aſſés difficile d'en déterminer au juſte la doze. En effet ſoit qu'ils ſoient indiqués par l'extrême agitation des eſprits, des vomiſſemens, & des diarrhées énormes ou par de violentes douleurs, il faut penſer que ſi la premiere doze n'atteint pas le but qu'on s'eſt propoſé, on en doit donner une autre juſqu'à parfaite ſatisfaction.

C'eſt donc moins la quantité d'Anodin qu'on a donné qu'il faut conſiderer, que l'effet qu'on en doit attendre. Dès qu'on l'obtient, c'eſt alors, & non plûtôt qu'on en doit quitter l'uſage ; mais il faut toujours avoir ſoin de mettre quelque eſpace de tems entre chaque doze, pour être en état de diſcerner, ſi la derniere a produit l'effet ſouhaité, avant que d'en faire prendre une nouvelle, & dès qu'on aura une fois obtenu le but qu'on s'étoit propoſé, on diminuera ſuivant les circonſtances la doze de ces remedes, qu'on doit donner principalement depuis que les puſtules commencent à grandir, juſqu'à la fin de la maladie ; c'eſt-à-dire depuis le 6e. jour juſqu'au 17e. & cela vers les 5. ou 6. heures du ſoir, afin qu'ils ne ſe trouvent pas dans les redoublemens qui arrivent la nuit : quoiqu'on les donne auſſi pour faire ſor-

tir la petite Verole. Et Sydenham en a fait prendre dans un ſeul jour juſqu'à 2. onces & ½. dans un cas pareil, ou la violente agitation du ſang produiſoit un délire terrible.

Mais tout comme le quinquina guérit mieux les fievres intermittentes, quand le malade quitte le lit, de même ſi l'on eſt forcé de recourir aux opiats dès les premiers jours de la maladie, on produit plus de calme dans les eſprits, quand le malade peut reſter levé. Dernier article dont nous ferons ſentir toute l'importance.

Les narcotiques peuvent donc convenir en tout tems de la petite Verole, & on doit toûjours en avoir un tout prêt pour remedier aux accidens dont on peut être ſurpris. Qu'un enfant par exemple, qui a déjà toutes ſes dents ſoit travaillé de tous les ſymptômes qui annonçent la petite Verole, ſans excepter les con-

vulſions, ou même l'épilepſie, pour remedier à ce dernier ſymptôme, la bonne Medecine ne connoît rien de mieux que les cordiaux & les narcotiques mêlés enſemble en petite doze. Sydenham donne 5. goutes de ſon Laudanum à un enfant de 3. ans, & lui fait appliquer un emplâtre épipaſtique à la nuque du col: d'où il faut conclure que le bruit que tant de gens prevenus font contre l'Opium, les accuſations, les mauvais ſuccès, enfin toutes les plaintes que l'on fait contr'eux, n'ont d'autres fondemens que l'ignorance, la mal-adreſſe, ou la témerité de ceux qui s'en ſervent.



CHAPITRE XIII.

Des moyens de prevenir la petite Verole, ou du moins de la rendre plus benigne.

IL ne ſuffit pas de connoître une maladie, & de la guérir; il ſeroit plus beau de la prévenir, faire avorter la petite Verole, l'étouffer en ſon germe, & obvier ainſi à ces funeſtes états qui enlevent tant de malades, c'eſt la plus belle entrepriſe que l'homme puiſſe concevoir, & le plus grand ſervice qu'on pût rendre au genre humain.

Un Chimiſte, dont pour ſon honneur on nous a caché le nom, s'étant perſuadé que la cauſe de la petite Verole étoit animée par un million de petits vermiſſeaux

qui avoient beaucoup de pieds & de becs très-aigus, se piquoit d'avoir en poche, & dans ses *spécifiques* de quoi arracher ou rompre les dens à ces petits animaux, c'étoit, un *magistere*, une *perle*, un *bezoard*, une *essence toute de benediction;* plein de son enthousiasme, il regardoit les grains de la petite Verole, comme des soupiraux, au travers desquels il falloit faire sortir ces petits animaux, qui comme de rage de se sentir expulsés, mordoient & ravageoient les endroits par lesquels on les chassoit; car c'est de-là, disoit-il, que venoient les marques affreuses ou les cicatrices de la petite Verole. Telle étoit la folle imagination de cet Auteur inconnu. Ce fut de cet insensé specifique qu'on a vu se parer dans Paris divers guerisseurs, & entr'autes l'Abbé Agnan qui lui donnoit le nom de volatil, & le faisoit prendre pour empêcher

les pustules de paroître ; mais tous ces secrets ont eux-mêmes peri dans leur germe ; cette histoire est de Mr. Hecquet *(a)*. Voici maintenant ce que la bonne Medecine doit tenter, & ce quelle nous dicte par la bouche d'un de ses plus surs oracles. La perte de tant de malades, à qui l'art porte si souvent en vain ses secours ordinaires; la grande utilité qui reviendroit au genre humain de la decouverte de l'Antidote du venin de la petite Verole, sont sans doute des motifs suffisans pour exciter l'industrie & le zêle de nos Medecins les plus habiles à d'aussi belles recherches. Or qu'on puisse les faire avec succès, & trouver enfin ce contre-poison si desiré, c'est dit Mr. Boerhaave, ce que la comparaison de l'histoire des Antidotes & de la nature de ce mal connue par ses effets, font assés espe-

(a) V. Le Brigandage de la Medecine.

rer. Le chercher ; ce même antidote, dans l'Antimoine, & le Mercure reduits à une grande égalité, c'est à quoi ce fameux Medecin d'Hollande nous invite par le succès que l'usage de ces remedes chimiquement preparés lui a quelquefois procuré.

Mais en attendant que l'Auteur de la plupart des découvertes, le hazard nous favorise de ce divin specifique, dont la connoissance est peut-être reservée à des siecles plus heureux, Mr. Boerhaave conseille un autre moïen de prevenir la petite Verole ; c'est une methode generale antiphlogistique, parce qu'elle a été trouvée assés efficace dans toute maladie inflammatoire pour empêcher les progrets de l'inflammation, & prevenir par consequent la supuration & ses suites.

Dans ce dessein d'étouffer la petite Verole en sa naissance, de la

guerir lorſqu'elle eſt encore cachée dans le ſang, & d'empêcher en un mot les puſtules de paroître, il veut 1°. qu'on ſoit ſaigné autant que le demande la violence de l'inflammation : 2°. qu'on relâche toute la peau, la bouche, l'éſophage, les inteſtins par des lavemens & des fomentations frequentes : 3°. qu'on boive beaucoup d'eau legerement farineuſe, aigrelette, nitrée, ou de l'hydrogale fort legere, qui eſt un mêlange de plus d'eau que de lait : 4°. qu'on obſerve un regime leger, qu'on reſpire un air un peu froid, qu'on ait le corps bien couvert & diſpoſé à tranſpirer, ſans cependant jamais trop l'échauffer ; car quoique dans cette maladie, ajoute le même Auteur, on penſe rarement à l'indication qui ſe preſente, qui eſt d'arrêter les progrès de l'inflammation que cauſe la petite Verole, & encore moins à

cette methode résolutive qui reüssit dans toutes les autres inflammations, cependant le hazard a souvent produit aux yeux du Medecin qui ignoroit la maladie, des succès qui justifient une telle curation. Qui est-ce qui a un peu pratiqué & n'a pas remarqué avec Sydenham dans des tems de petites Veroles épidemiques, des malades attaqués de tous les symptômes qui precedent ordinairement l'éruption, être preservés de cette éruption, au moyen des saignées qu'on a eu soin de leur faire dès le commencement.

La petite Verole est donc souvent sans petites Veroles, selon l'expression de Mr. Boerhaave; & l'on voit aussi quelquefois des pustules à la peau principalement du visage, sans qu'on ait été prévenu par aucun des indices ordinaires de la petite Verole. Cela posé il paroît qu'on pourroit si bien trai-

ter la petite Verole en ſon premier commencement, qu'il ne ſortiroit aucune puſtule : Mais pour être ſûr d'avoir étranglé le monſtre en ſa naiſſance, il faudroit être également certain qu'il ne fût pas poſſible qu'aucune autre maladie reſſemblât à celle-ci. Or je le demande aux Medecins les plus emploiés, combien de fois n'ont-ils pas attendu en vain les puſtules de la petite Verole, parce qu'en effet il eſt des fievres ſingulieres qui prennent abſolument la même face, & ſont accompagnées de ſymptômes qui ſont préciſément les mêmes ? Comme on prend quelquefois la petite Verole pour la pleureſie, la néphrétique ou des fievres ordinaires, on peut donc prendre auſſi d'autres maladies pour celle-ci, & par conſequent ſe vanter d'avoir empêché les puſtules de paroître, dans un mal, dont la nature n'étoit pas

d'en pousser aucune au dehors. Je crois connoître tous les signes qui annoncent le mal dont je traite, & j'avoüe que j'ai été plus d'une fois surpris de les voir sans aucune suite ; le venin sembloit être sorti, comme il étoit entré. J'ai aussi quelquefois vû des pustules percer la peau, à l'heure que je m'y attendois le moins ; mais une observation qu'il faut que j'ajoûte, parce que je l'ai souvent verifiée, c'est qu'alors il n'en sortoit qu'un petit nombre d'un très-bon caractere, parce que j'avois beaucoup saigné, & fait observer un régime très-rafraîchissant, pour calmer une fiévre inflammatoire, que je ne croiois point *varioleuse*. Heureuse erreur ; qui rend souvent *discrettes* & benignes les petites Veroles, qui sans elles seroient les plus *confluentes* & les plus dangereuses ! Belle leçon pour ceux qui n'ont à opposer à

l'activité du venin, que des remedes actifs comme lui, & semblent être par ce moyen de concert ou d'intelligence avec la maladie pour tuer le malade.

Quoique les symptômes de ce mal bien constatés donnent d'abord avec beaucoup de véhémence, je crois donc qu'on peut faire ensorte, par cette méthode résolutive, qu'ils ne soient suivis que d'un petit nombre de pustules benignes. Mais je ne crois pas que nous ayons des expériences assez sûres, pour croire, comme un fait certain, qu'aucun Medecin ait jamais de propos déliberé tellement traité la la petite Verole en ses premiers commencemens, qu'il lui ait, pour ainsi dire, fait manquer son coup. Aussi Mr. Boerhaave ne s'en vante-t'il pas. Il convient au contraire que la voïe qu'il propose, quoique non répugnante, ou contradictoire, mais parfaitement bien

indiquée par l'analogie, a beſoin d'experience pour ſe perfectionner, d'experiences sûres, non équivoques, indubitables. Or j'aſſure avec vérité que j'en ai fait un grand nombre, & qu'aucune ne m'a pleinement réuſſi. Une obſervation ſuffira pour convaincre que je n'ai rien épargné pour réſoudre la petite Verole, & que j'en ſerois venu à bout au moins une fois, après cent eſſais, ſi cette inflammation eût été réſoluble comme les autres.

Il y a trois ans que je fus appellé au commencement du Printems, chez une Dame de cette Ville, pour voir un de ſes enfans malade, âgé d'environ douze ans; je le trouvai brûlé d'une fiévre vraiment ardente, avec un ſi profond aſſoupiſſement, qu'il n'étoit pas poſſible de le réveiller, quoiqu'on le pouſsât & remuât à chaque inſtant. La ſaiſon, l'enfant qui n'avoit point encore eu la petite Verole, les abbat-

temens, la fiévre & les autres symptômes qui avoient précédé, & dont on me fit l'histoire ; tout me fit croire avec raison que la petite Verole préludoit, & que ses suites seroient fort à craindre, si je n'étois alerte à les prévenir. Dès le premier jour de la maladie, je fis saigner l'enfant du bras ; le sang qui est presque toujours alors fort beau, étoit rouge & sec. Le second jour, on le saigna encore au bras, le sang étoit plus sec & plus enflammé. Le 3e. jour, l'affection comateuse fut entremêlée de délire ; c'est pourquoi il fut encore saigné du bras le matin, & le soir du pied. Ces quatre saignées qu'on fit assez copieuses, ne dégagerent point le cerveau, mais diminuerent beaucoup la fiévre. Il faut sçavoir que tout fut en même tems porté au plus haut point de rafraîchissement. On donnoit tous les jours de deux heures en deux heures un lavement

émolient & antiphlagiſtique, fait de Mauves, de Guimauves, de graine de Lin, avec le Miel commun, le Nitre crud; le tout cuit & fondu dans du clair de lait tourné, avec du vinaigre très-fort. On lui appliquoit de pareilles fomentations ſur les reins; on baſſinoit ſans ceſſe les parties ou les vaiſſeaux plus à découverts, préſentent de plus larges ſurfaces, comme les aiſſelles, & les jarêts. On lui faiſoit boire abondamment tantôt de ce clair de lait fort acide, dont j'ai déja parlé, & tantôt d'une ptiſanne bien plus rafraîchiſſante que la Limonade ordinaire. Elle étoit faite avec une racine de Scorſonere, le Chiendent, le Citron coupé par tranches, le Chriſtal Mineral, ou le Sel Polychreſte. On avoit ſoin d'humecter l'interieur des narrines, de laver les joües, & d'exprimer ſans ceſſe une éponge trempée dans ces liqueurs chaudes, ſur la gorge de l'enfant.

On lui mettoit cinq ou ſix fois par jour pendant plus d'une demi-heure les pieds dans de l'eau chaude, juſqu'aux genoux; en un mot on prenoit les ſoins les plus fatiguans, pour faire entrer de l'eau dans le ſang par toutes les parties: Et quelle eau? Une eau pénétrante, aiguiſée par des pointes acides, armée de ſels inciſifs, & par conſequent preſqu'auſſi capable d'atténuer le ſang, que de le délayer. Le cinquiéme jour de la maladie étoit venu, & la petite Verole reſtoit toujours empriſonnée entre les molécules du ſang denſes, & enflammées. Cela m'embarroiſſoit peu, parce que j'avois moins pour but de l'en dégager, que de l'empêcher de percer la peau, en éteignant le venin dans le ſang même. Je n'étois inquiet que de l'aſſoupiſſement qui ne diminuoit point. Pour le vaincre, & pour le moins tirer en longueur, j'aurois pû or-

donner l'Emetique, ſuivant l'uſage, & cela ſans peril, l'inflammation s'étant beaucoup calmée par les ſaignées. Mais j'étois fondé à craindre que les efforts du vomiſſement n'euſſent fait ſortir la petite Verole, en augmentant même le nombre & la malignité des puſtules, & qu'ainſi mon projet de faire avorter cette maladie, n'eût avorté lui-même. Convaincu de l'exiſtence du mal, quoique caché, & voyant qu'il ne paroiſſoit point le quatriéme jour, j'aurois pû recourir à quelque Cordial pour le faire ſortir &, ſoulager ainſi la nature opprimée; mais trop inſtruit par les obſervations de Sydenham, par ma propre expérience, & par la raiſon même, je n'avois garde de conſeiller un remede qui eût rendu la petite Verole beaucoup plus dangereuſe, & n'eût produit qu'un calme trompeur. Et d'ailleurs, outre que cela m'écartoit en-

core plus de mon but, j'étois perſuadé, par le pouls, que la nature ſe ſuffiroit enfin à elle-même, & que ſi je ne pouvois empêcher la petite Verole de ſortir, elle ſortiroit avec moins d'eſcorte, par ma méthode, que par toute autre. Ce fut donc pour ou l'un ou l'autre but que je m'aviſai enfin du plus heureux ſtratagême qui fût jamais, & dont aucun Medecin, que je ſache, n'a fait mention. Je fis mettre tout le corps de l'enfant, juſqu'au col, dans un bain chaud d'eau & de lait. Les fibres de la peau ſe relâcherent, ainſi que le tiſſu des molécules du ſang; les vaiſſeaux trempés dans le bain s'élargirent, reçurent par conſequent plus de ſang, d'où la tête ſe dégagea néceſſairement peu à peu; & enfin dans l'eſpace d'une heure de bain, le malade ſe réveilla, tous les ſymptômes ſe calmerent, & cependant la petite Verole qui ne paroiſſoit

point, me fit juger d'abord que j'avois peut-être été aſſez heureux pour étouffer le venin, & l'empêcher de ſe manifeſter au dehors par ſa livrée ordinaire. Mais deux heures après les puſtules commencerent à percer, malgré tous les efforts que j'avois faits pour les empêcher de naître; & la ſeule eſpérance dans laquelle je fus trompé, c'eſt que malgré la fiévre inflammatoire & le coma qui menaçoient, ſuivant l'obſervation de Sydenham, d'une petite Verole très-dangereuſe, le malade n'eut que peu de boutons, d'un très-bon caractere, dont l'enfant étoit à peine marqué, trois ſemaines après. Je conviens auſſi, que ſi au lieu de rafraîchir juſqu'à cet excès, j'euſſe provoqué les ſueurs, la petite Verole eût ſorti bien plus promptement, & par conſequent la fiévre & le coma ſe fuſſent bien plûtôt diſſipés. Mais je ſuis également sûr, qu'en dépoüillant le ſang

de ſa ſéroſité la plus douce, la plus aqueuſe, la plus propre par conſequent à émouſſer le venin, & à adoucir la matiere des puſtules, j'aurois rendu les petites Veroles plus abondantes & plus malignes, en ſorte que la fiévre de ſupuration eût probablement enlevé le malade. Qui ſçait même, ſi la petite Verole, loin de paroître au dehors, n'eût pas été étouffée au dedans, & l'enfant avec elle? Car tel n'eſt que trop ſouvent l'effet des remedes chauds; effet bien évidemment oppoſé à celui qu'on en attend, comme nous l'avons dit. Enfin je ne voulois par cette méthode qu'étouffer le mal en ſon germe, ou du moins en rendre les ſuites plus douces. C'eſt ainſi que j'ai traité juſqu'ici la plûpart de ceux qui m'ont honoré de leur confiance, & j'ai toujours obtenu ce dernier but, ſans que jamais il m'ait été poſſible d'atteindre au

premier, & ſans jamais avoir perdu aucun malade, malgré la hardieſſe de l'entrepriſe.

Quiconque ayant le pouls pour guide, ſçait meſurer ſon art aux forces de la nature, peut courir la même carriere; mais j'avertis qu'elle eſt remplie d'épines & de dangers, pour ceux qui ont auſſi peu de lumiere que de prudence.

Sydenham a ſi bien traité ce mal, par la ſupuration, que tout ce qui reſte à faire après ce grand Praticien, ſeroit ſans doute d'employer avec autant de ſuccès la voie de réſolution; car pourquoi s'endormir ſur la nature d'un venin auſſi inſidieux? Pourquoi l'abandonner à lui-même, l'irriter, le forcer dans ſes derniers retranchemens? Mais auſſi gardons-nous d'éteindre tellement les chaleurs naturelles, que le venin ne pouvant plus s'échapper au dehors, après bien des ravages au dedans, faſſe enfin perir

le malade. Cette voie de résolution n'est donc pas pratiquable dans tous les cas, ou du moins en l'employant, on ne doit jamais perdre de vûe les forces de la nature. La raison pour laquelle je ne l'ai trouvée sujette à aucun inconvenient, c'est que je ne m'en suis servi que dans des petites Veroles qui s'annonçoient par des symptômes graves, & que j'ai toujours eu soin de la proportionner au temperamment. Mais il n'est point d'âge qui m'ait empêché de la mettre en usage. Qu'un enfant d'un an ait une affection comateuse, une oppression, & d'autres accidens violens qui annoncent la petite Verole, je les fais saigner hardiment une fois au bras, & même, s'il est besoin, une seconde fois au pied. Et cette méthode en guérit plus que les Codiaux n'en tuent.

Je me suis donc souvent convaincu par des observations incon-

testables ; que le systême des Medecins refroidissans est le meilleur, quand il est bien manié, pour rendre la petite Verole douce & benigne ; mais je n'ai jamais pû réussir à empêcher les pustules de paroître, & je ne vois point d'Auteurs qui se vantent d'avoir été plus heureux que moi. Il y a sans doute une grande difference entre toutes les inflammations ordinaires, tant externes, qu'externes, & celle qui est particuliere à la petite Verole. Les premieres consistent en ce que le sang arteriel qui croupit dans les plus petits vaisseaux, est agité, pressé, & engagé de plus en plus par le reste du sang qui est en mouvement, & que la fiévre agite encore plus fortement. Or il n'en est pas ainsi de la petite Verole. Dans cette maladie, toute la masse du sang circule à la vérité avec plus de vîtesse qu'à l'ordinaire ; ce qui lui est commun avec toutes les especes

d'inflammation ; mais la cauſe de cette vélocité redoublée n'eſt point ici croupiſſante dans quelque coin ou recoin de la circulation, elle eſt répandue, & errante dans tout ſon grand courant, & par conſequent tout le volume des liqueurs eſt ici affecté. Les ſucs ſont donc non ſeulement enflammés dans la petite Verole, mais encore envenimés par une matiere contagieuſe. Si donc on diminue la maſſe du ſang juſqu'à un certain point, qu'on délaye, diſſolve, rende très-fluide, celle qui reſte, & qu'on relâche beaucoup les fibres exterieures de la peau, je conviens qu'on émouſſera à coup sûr, qu'on bridera, qu'on rallentira l'activité du venin, qu'on calmera l'inflammation qu'il excite dans le ſang, & qu'ainſi les ſuites en ſeront bien plus douces. Mais qu'on puiſſe, à force de ſaigner, de boire, & de ſe rafraîchir, inonder, noyer, éteindre le venin, comme l'eau

éteint le feu, empêcher la nature de l'expulser d'une façon sensible, prévenir les petits dépôts phlegmoneux qui se forment à la peau, qu'on puisse guérir la petite Verole dans son premier état, obvier aux autres états qui lui succedent, & empêcher en un mot cette inflammation envenimée de se convertir en supuration, comme on fait tous les jours sans peine dans celles qui sont sans venin; c'est ce qu'on peut croire sur la parole de Mr. Boerhaave, & cependant ce que je n'ose décider. Qui seroit assez heureux pour saisir le premier instant que la contagion vient de se glisser dans les veines, seroit peut-être aussi assez heureux pour terrasser tout à coup l'ennemi, & l'étouffer de sa premiere entrée: Car alors il se peut faire que le venin soit si foible, qu'il ne cause que la fiévre, comme tout autre corps étranger introduit dans le sang, & qu'il

donne lieu aux préludes de la petite Verole, en qualité de tel corps hétérogene, ou de tel venin, sans cependant être assez acre pour froncer, irriter, & enflammer, même les capillaires de la peau. J'avoüe donc que le venin de la petite Verole, comme simple febrifique, & qui n'auroit encore rien de malin & d'indomptable, peut être combattu avec succès dès sa premiere origine, tant par l'art, que par la nature, & qu'il n'est pas impossible, que vaincu par la coction, il soit expulsé par les voies ordinaires de la dépuration : on demeure dans l'inaction & sans nulle vertu, à force de refroidir les liqueurs, de les changer en eau, & d'en rallentir le cours. Il seroit peut-être par consequent possible dans les commencemens de la petite Verole de lui faire manquer son coup, mais surtout dans ceux qui ont naturellement les fibres lâches & le sang dissous.

ſous. Le viſage ſeul, cette image vivante de nos paſſions & de nos penſées, merite bien que tout l'art s'occupe ſérieuſement dès le premier état à détourner l'orage dont il eſt menacé. L'Hercule qui étoufferoit l'hydre en ſa naiſſance, & qui en coupant ſa premiere tête, empêcheroit toutes les autres de paroître, n'obligeroit pas ſeulement cette belle moitié du monde, qui ne connoît, pour ainſi dire, d'autres maladies que celles du viſage, mais mériteroit le glorieux titre de Conſervateur d'une grande partie du genre humain.

Mais s'il y a déja un certain tems, un jour ou deux, par exemple, que la petite Verole fait des ravages dans le ſang, dès-lors la maſſe du ſang épaiſſie & enflammée paroît tenir les miaſmes venimeux ſi étroitement enchaînés entre ſes globules denſes & compacts, qu'il y auroit, à mon avis, beaucoup de

témerité à oſer promettre une gué-riſon radicale de la petite Verole dans l'état de contagion, & de danger à vouloir l'obtenir, tant pour la réputation du Medecin, que pour la vie du malade. On tireroit alors les quinze ſeiziémes de la maſſe du ſang, on boiroit ſans ceſſe, & le plus copieuſement des liqueurs les plus rafraîchiſſantes, on nâgeroit dans l'eau commune, on ſe baigneroit dans l'eau glacée, en un mot on encheriroit ſur Rhaſés, Alſaharavius, & les autres Medecins refroidiſſans d'Arabie; & cependant, malgré les vains efforts de l'art, la petite Verole pouſſeroit ſes boutons ordinaires, à moins que le venin & le malade ne périſſent enſemble glacés de froid; & la raiſon de cela eſt, ce me ſemble, comme je l'ai déja inſinué, que le venin ayant déja fait pluſieurs tours de circulation dans le ſang, en infecte tellement toute la

masse, qu'on ne peut l'en purger par des évacuations, ni l'éteindre, le noyer, ou le détruire, à force de boire. Il faut alors, de toute nécessité, qu'il s'accroche à la peau, qu'il y produise par sa vertu irritante de petites inflammations locales, qui doivent ensuite nécessairement se changer en autant de petits abcès ; l'art ne peut empêcher la nature de jetter, de répandre, & d'éparpiller en quelque sorte le virus dans toute l'exactitude exterieure du corps. La seule augmentation de mouvement que les miasmes empoisonneurs ont produit dans les fluides, lui suffit pour remporter ainsi la victoire sur l'ennemi domestique qui l'assiegeoit. D'où j'oserois presque avancer que les pustules doivent nécessairement arrriver, qu'elles sont peut-être nécessaires à la guérison de cette maladie, & que c'est le chef-d'œuvre de l'art de mettre sans pé-

ril tout en œuvre pour empêcher l'éruption. Car comme les remedes chauds & incendiaires étouffent le mal avec le malade, de même l'excès des rafraîchissemens peut être pernicieux, sur-tout dans ceux qui sont d'un temperament très-froid, & qui ne doivent avoir qu'une petite Verole legere. En effet le froid resserre les pores, rend les fibres trop roides, trop élastiques, congele le sang, étrangle la circulation, & concentre le venin. Or n'est-ce pas ce qu'on appelle *enfermer le Loup dans la Bergerie*? Celui donc qui voudra tenter de faire périr la petite Verole dans le berceau, ou du moins rafraîchir beaucoup, pour rendre le nombre des pustules moins considerable, & leur qualité moins corrosive, ne doit jamais perdre de vûe le pouls, ou les forces du sujet qui lui est confié. Cette methode doit être pratiquée, comme dit

Mr. Boerhaave en parlant de je ne ſçai-quel remede chymique *prudenter à prudente medico, abſtine ſi methodum neſcis*; car ceux qui n'ont ni habilité, ni prudence, ne doivent point être aſſez témeraires pour ſe mêler d'une entrepriſe qui exige tant de précautions : ils doivent laiſſer agir la nature ; le déſordre augmente par le conſeil de ceux qui ne ſont point en état d'en donner, & enfin cette conduite n'eſt faite ni pour toutes les petites Veroles, ni pour tous les ſujets, ni pour tous les climats ; & il ſeroit auſſi dangereux que ridicule de s'y aſſujettir ſcrupuleuſement dans tous les cas.

Telle eſt donc la maniere de traiter la petite Verole par réſolution. L'idée que j'en donne, doit en faire uſer avec économie, ou du moins y mettre des bornes. Cette voïe, je l'avoue, eſt indiquée par le caractere inflammatoire de la

maladie, mais enfin il faut que la contagion ſorte du ſang qu'elle a infecté. Tenons donc ce juſte milieu, que le bon ſens nous recommande par la bouche d'Horace.

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines
Quos ultrà citràque nequit conſiſtere rectum.

CHAPITRE XIV.

Cure de la petite Verole, par les Arabes.

TOUTE la théorie de Rhaſés, ainſi que celle de ſes Contemporains, avoit pour but de calmer l'ardeur du ſang, & perſuadés avec raiſon que tout le ſuccès de la cure dépend de ce qu'on fait d'abord, ils mettoient tout en œuvre dès les premiers inſtans de la maladie, ventouſes, ſaignées frequentes & copieuſes, ptiſannes très-acides & très-

rafraîchiſſantes, eau glacée, bain d'eau froide où l'on peut nâger, & je ne ſçai quel prétendu ſpécifique nommé *Spodium*, qui eſt ſi fort en vogue parmi les Indiens, qu'ils aſſurent que quiconque en uſe, n'aura pas en tout dix puſtules, quoique cela paroiſſe fabuleux à tout homme au fait de la nature de la maladie : Voilà les ſeules armes avec leſquelles ils l'attaquoient avant l'éruption, & vous jugez bien qu'ayant à traiter un mal auſſi inflammatoire dans des climats auſſi brûlans que la Perſe, ils n'avoient pas tort de porter tout au plus haut degré de rafraîchiſſement. Mais, malgré ce régime glacial, ils ne faiſoient point difficulté de relever la nature affoibli, par quelque cordial. L'Opium, ce cher préſent des cieux, fait pour calmer nos douleurs, leur étoit parfaitement connu dans la cure de ce mal; s'agiſſoit-il d'appaiſer quelque ſymptôme violent

qui empêchent les grains de sortir, ou de meurir ? s'agissoit-il de prévenir les insomnies, les redoublemens, ou de faire reparoître la petite Verole *rentrée* ? l'Opium & autres cordiaux venoient à leurs secours. Le croiriez-vous ? Ils sçavoient user, le plus souvent fort à propos, de tout ce qu'on emploïe aujourd'hui; vomitifs, purgatifs, lavemens, tout leur étoit familier, & presque tout leur réussissoit, de sorte qu'on peut hardiment avancer avec le sçavant Freind, que les Arabes ont jetté, tant pour la théorie, que pour la pratique, les vrais fondemens de l'art de guérir la petite Verole. Ceci soit dit pour acquiter ma reconnoissance envers eux.

Qu'il me soit permis maintenant de faire quelques réflexions sur l'eau glacée, conseillée par les Arabes, & qui depuis eux a toujours été fort en usage dans les Pays chauds

chauds pour la cure de cette maladie. Je conjecture que la premiere impréssion de l'eau glacée dans le ſang, eſt comme celle de la neige, dans la main, qui eſt d'abord, comme tout le monde ſçait, ſaiſie & gelée de froid. La raréfaction du ſang qui eſt exceſſive dans les Païs chauds, doit donc être d'abord beaucoup calmée, par l'action ſoudaine de cette liqueur froide, & en conſéquence les ſucs infectés doivent mieux enfiler les petits vaiſſeaux de la peau, dont l'entrée n'eſt ſouvent bouchée que par une violente circulation dans les gros. Mais comme la main brûle le moment d'après qu'on a pris de la neige, de même les pointes brûlantes du froid venant à ſe développer dans la maſſe du ſang, à l'occaſion de l'eau glacée qu'on a bûe, font une ſorte de cordial qui anime le cœur; ainſi les ſucs vérolique, que le calme des humeurs produit par la premiere impreſſion

de cette eau, a laissé s'échapper au dehors, sont suivis d'une foule d'autres matieres, que la chaleur nouvelle pousse impetueusement du même côté. D'où il suit que l'eau gelée est salutaire dans son premier effet, & nuisible dans son second, en ce qu'elle échauffe ; & la preuve en est, que les Libertins prennent aussi volontiers des tasses de glace, que des Cantharides, parce qu'ils en obtiennent à peu près le même effet. Seroit-ce donc, sans avoir assez réfléchi, qu'on feroit tant d'usage d'eau glacée, ou exposée à l'air durant la nuit, pour guérir ce mal, en Espagne, & dans les autres Pays chauds? Il faut en effet qu'elle y passe pour un remede rafraîchissant, puisque souvent ensuite on se sert de chocolat pour correctif, comme je l'ai appris de gens qui ont eu la petite Verole à Cadix. Aussi considerant ce mauvais traitement, je ne suis pas

ſurpris de les voir ſi horriblement défigurés, mais je le ſuis de les voir encore vivans.

Voulez-vous une preuve encore plus ſenſible de ce que je viens d'avancer, voyez ce qui ſe pratique par les bons Medecins dans la gangrene cauſée par le froid. On couvre la partie, de neige, on l'enveloppe enſuite de linges trempés dans de l'eau glacée. Qu'arrive-t'il ? La partie s'echauffe peu à peu, le ſang y vient avec tous ſes eſprits, & la partie renaît ou reſſuſcite. L'eau ne conviendroit donc dans la cure de la petite Verole, que comme un cordial; mais ſon premier effet eſt ſi froid, qu'il peut tout à coup ſaiſir la nature, arrêter la circulation, cauſer des inflammations internes, (ce qui arrive ſouvent, lorſquon boit de l'eau froide étant en ſueur) & loin de faire ſortir la petite Verole, comme on le promet dans ce mauvais Livre *des Vertus*

de l'eau commune, la geler & l'étouffer par-là avec le malade. Je ne conseillerois donc jamais à personne d'essayer ce remede dans ce genre de mal, persuadé qu'il n'est pas permis de faire des expériences si hazardeuses.

CHAPITRE XV.

Cure de la petite Verole discrette.

JE viens donc maintenant à la cure de la petite Verole, par la supuration, & je commence par l'espece discrette. Sçavez-vous ce ce que les plus fameux Medecins, sur-tout ceux de l'Ecole de Sthahl conseillent de faire dans cette petite Verole benigne? Rien, ou presque rien le plus souvent. Persuadés que les symptômes des maladies, & les maladies mêmes, sont des mou-

vemens ou des efforts que fait la nature pour ſe délivrer des corps qui l'irritent, ou lui ſont nuiſibles, ils veulent qu'on la laiſſe le plus ſouvent ſe diriger, ſe gouverner, & ſe traiter en quelque ſorte elle-même; c'eſt ce qu'ils appellent *l'autocratie*, laquelle, ſelon ces Medecins, ne doit jamais être tant écoutée que dans la petite Verole; & telle eſt la retenuë qu'ils obſervent eux-mêmes dans ce mal, qu'ils vont juſqu'à s'y abandonner preſque entierement. On peut ſouſcrire en général à cette conduite, ſur-tout dans ces petites Veroles diſcrettes, dont la plûpart ſont ſi douces & benignes, qu'elles percent ſouvent la peau, ſans qu'on en ait eu auparavant le moindre ſoupçon, & ſe guériſſent parfaitement, ſans que les malades quittent leur régime de vie ordinaire, & gardent la chambre. On voit même à la Campagne, des enfans qui ſortent tous les jours,

tandis que se fait l'éruption ; qui s'exposent à l'air froid, & se met-impunément en Hyver les jambes nuës dans l'eau. Du lait même froid avec des pommes cuites : voilà tout le régime de la plûpart des Païsans ; & pour tout remede, ils sont trop heureux, quand on leur donne de la thériaque, cordial nuisible en soi, comme tous les autres, mais qui n'empêche pas toutes les petites Veroles simples & légeres de se guérir, parce que leur succès est indépendant du bon ou du mauvais traitement, comme je l'ai déja dit.

Mais si l'on peut souvent laisser agir la nature, ou nuire à ses desseins, sans l'empêcher d'y parvenir, il faut avoüer que la prudence & la nécessité exigent aussi souvent que l'art s'en mesle & serve mieux *l'autocratie*. On doit donc défendre en général, avec Sydenham, l'air libre, le vin, les viandes, tout

régime chaud, & tous les cordiaques quels qu'ils ſoient. Le petit nombre & la benignité des puſtules qu'on eſt sûr d'avoir, quand le mal s'annonce par des accidens de peu d'importance, permettent aſſez, ce me ſemble, d'être levé, ou couché, ſuivant la fantaiſie. Cependant le ſage Sydenham ne conſeille pas de ſe mettre au lit avant le quatriéme jour, qui eſt celui de l'éruption. Il n'y a en effet, comme il le dit, aucun inconvenient à craindre, ſi l'on ſe promene, ou reſte aſſis quelque tems dans la chambre durant le jour, aſſez bien vêtu, pour n'avoir ni froid, ni chaud, & plus on peut être levé, plus il eſt certain que le mal ſera léger, & aura des ſuites heureuſes. Si donc on veut reſter couché, on ne doit pas être plus couvert qu'à l'ordinaire. Il faut renouveller l'air de l'appartemeut, ouvrir les fenêtres & les rideaux du lit, ſans

faire de feu, si ce n'est en Hyver, & le matin seulement. La coutume qu'on a de laisser le malade dans les mêmes linges depuis le commencement jusqu'à la fin de la maladie, ne me paroît pas plus fondée, que celle de le mettre d'abord au lit pour toujours. En prenant tous les jours une chemise chauffée, on ne doit pas craindre la *rétrocession* des pustules ; & en ne changeant point de linge, je suis persuadé qu'elles s'échauffent & s'enflamment davantage, ainsi que tout le corps.

Pour boisson, Sydenham donne la petite bierre de Londres, qui revient assez à celle qu'on fait dans notre Fauxbourg. Il la tiedit par du pain brûlé; nos ptisannes communes faites avec la racine de scorsonere, la réglisse, le chiendent, font encore une liqueur à peu près pareille, & qui ne convient pas moins ici. Il faut donc y avoir recours

dans ces petites Veroles diſcrettes, pour toute boiſſon. Le même Auteur donne, pour toute nourriture, des boüillons d'avoine, d'orge, de ris, de gruau, des pommes cuites, & autres alimens qui ne ſont ni trop chauds, ni trop froids, mais faciles à digerer. Il ne déſaprouve pas cette diette commune de la Campagne, dont j'ai parlé, pourvû qu'on ait ſoin de chauffer le lait. Pour les boüillons de viande, vous ſçavez qu'il ne les permet que dans la convaleſcence. En effet, on ne doit fournir à la maſſe du ſang, que des ſucs doux, legers, & fluides, qui aident au roulement de ſes parties globuleuſes. Le Public, & bien des prétendus Guériſſeurs, qui ſe gouvernent par ſes préjugés, ſont peu capables de cette vérité. C'eſt pourquoi je me rabats volontiers avec Mr. Hecquet, dans la pratique ſur des boüillons faits avec un poulet & un quar-

tron de ris lavé, pour en faire cinq ou six. Mr. Helvetius paroît un peu plus indulgent : il donne avant l'éruption des boüillons faits avec le veau & la volaille, & après l'éruption, les accidens ayant disparu, il y ajoute du bœuf pour les rendre plus succulens. Il y fait encore mêler du ris passé, & leur permet même l'usage des potages, lorsqu'il n'y a point de fiévre.

Après ce qui a été dit sur la saignée, vous me demanderez sans doute s'il n'y auroit point de bonnes raisons, pour se dispenser d'en faire dans cette espece. Elle est en effet très-benigne pour l'ordinaire ; ainsi lorsque les symptômes qui précedent la sortie des pustules sont de peu de conséquence, sur-tout dans ceux, qui comme les enfans, ont les fibres lâches, & le sang dissous, il me paroît que la saignée n'est pas absolument nécessaire. Mais quiconque voudra diminuer le nom-

bre des puſtules, & les rendre plus douces, & moins ſujettes à marquer, je dis qu'on doit ſaigner en toute eſpece de petite Verole, mais ſur-tout dans les Adultes, & encore plus dans ceux qui ont un temperamment ſanguin, chaud & brûlé, tant par ſa propre ardeur, que par celle des plaiſirs, & des débauches. J'avoue que Sydenham ne fait ſaigner que ces derniers, au bras, & une ſeule fois dans cette eſpece. Mais je ne ſerai jamais aſſez ſervilement attaché aux plus grands Maîtres, pour ne pas ſecoüer le joug de leur autorité, dès que la raiſon m'y invitera. Je veux donc, avec Mr. Helvetius, qui a mis hors de doute la doctrine des ſaignées dans ce genre de mal; je veux, dis-je, qu'on ſoit ſaigné, non ſeulement au bras, mais au pied, ſi la plenitude, ou la grande épaiſſeur du ſang l'exige; c'eſt encore celle que je pratique d'abord,

ſi je prévois, par rapport au genre de vie moderé, & à la délicateſſe du ſujet, qu'il ne puiſſe y avoir obligation de le ſaigner plus d'une fois.

Ne croyez donc pas que la plethore ſeule oblige de ſaigner avant l'éruption dans ce mal benin ; pour en venir là, il me ſuffit qu'on ſoit adulte, quoique menacé d'une petite Verole très-legere, ou que les ſymptômes faſſent prévoir une grande multitude de boutons dans les enfans mêmes. Seroient-ils encore dans leurs bercs, je les en fais ſortir pour les ſaigner aux deux parties dont j'ai parlé, ou du moins à une, s'ils ſont plus aſſoupis, qu'on ne l'eſt communément, s'ils ont beaucoup de fiévre, d'oppreſſion, &c. & principalement ſi le tems marqué pour l'éruption eſt déja venu ſans elle. Je ſuis sûr que par cette méthode, les petites Veroles qui ſeroient ou *confluentes* ou *diſcrettes*,

très-abondantes, par-là ſont très-benignes, & en petit nombre. C'eſt ce que j'ai ſi ſouvent remarqué, que je ne ſouffrirai jamais qu'on donne aucun Cordial pour faire ſortir la petite Verole, à moins que le peu de forces vitales qui reſtent ne l'exige néceſſairement. Ma pratique en deux mots, eſt donc de conſentir à ne point ſaigner ceux qui ne ſont menacés que de quelques grains de petite Verole. Et j'en juge plus par le temperamment foible, mol, lâche, & délicat, que par la légéreté des ſymptômes. Je ne ſaignerois point, par exemple, un enfant de deux ans qui auroit à peine de la fiévre ; mais je traiterois le plus jeune ſujet très-fébricitant, comme tout autre beaucoup plus avancé en âge, & qui auroit bien moins de fiévre. Voilà, je penſe, le véritable art de ſaigner dans la petite Verole.

Dans les mouvemens convulſifs

ou épileptiques, je ſuis encore d'avis de ſaigner, & ſi la petite Verole ne ſort pas le quatriéme jour, je donne enfin quelque Cordial doux dans de l'eau de Canelle orgée, ou de Chardon benit, ou ſeulement du lait avec un jaune d'œuf & du Safran : ces efforts de la nature diſparoiſſent en effet d'eux-mêmes, dès que l'éruption ſe fait. Les Cordiaux ſont moins à craindre après ces ſortes d'accès, que dans l'affection comateuſe, parce que, comme je l'ai dit, les uns n'annoncent qu'une petite Verole très-benigne, & l'autre menace de l'eſpece confluente, qu'on peut cependant éviter par des ſaignées & un régime rafraîchiſſant ; & c'eſt ce que je ne vois pas qu'aucun Auteur ait remarqué avant moi. Il eſt bon d'avertir qu'on peut encore tenter les bains dans les accès d'épilepſie, ou de ſpaſmes, & en un mot tout ce qui peut rendre le

ſang plus fluide, & les fibres plus lâches, avant que d'être forcé de donner quelque Cordiaque que ce ſoit.

Le but de la ſaine pratique eſt donc de baigner la maſſe du ſang, de la délayer, de la rendre, & de l'entretenir aſſez fluide, pour que tous les ſucs puiſſent librement paſſer au travers des Capillaires les plus fins. Et cet effet réuſſit d'autant mieux, qu'on donne au ſang plus d'eſpace par la ſaignée, qu'on l'ouvre en quelque maniere, qu'on le rend aiſément pénétrable, qu'on fait dans les vaiſſeaux des vuides qu'une boiſſon très-fluide peut aiſément remplir, & qu'on rend par-là la circulation plus égale, & moins tumultueuſe. D'où il ſuit que la fiévre diminue, & cette diminution qui ne peut que rendre l'éruption plus favorable, eſt le phénomene le plus important de toute la maladie. Le pouls fait aſ-

ſez connoître ſi le mouvement du ſang eſt ſuffiſant pour expulſer le venin ; alors loin de preſcrire aucun Cordial, ni rien de chaud, je m'en tiens aux ſeuls délayans, dont je fais boire un verre chaud par demie-heure.

Dès que la petite Verole paroît, les ſymptômes ſe calment ou ſe diſſipent, comme je l'ai dit ; enſorte que ſi le nombre des puſtules n'eſt pas grand, & ſi l'on eſt dans un Eté très-chaud, on peut tous les jours tenir le malade levé pendant quelques heures ; le lit entretient & augmente l'ardeur de la fiévre, & produit une inflammation douloureuſe aux puſtules. Ainſi ſi l'on veut garder le lit, ou ſi l'on y eſt forcé, il faut ſe couvrir peu, & changer de place dans le lit, afin d'éviter les ſueurs.

Les Adultes ſe trouvent quelquefois fatigués par des inſomnies qui ne dépendent, dans cette eſpece

benigne,

benigne, que de la douleur, de la chaleur, & de l'inquiétude que causent les pustules, comme il a été dit; en ce cas le Syrop de Diacode, comme moins échauffant que les autres narcotiques, merite la préference. On le mêle avec quelques grains d'yeux d'Ecrevisses, pour l'empêcher de s'aigrir dans l'estomac, & dans quelque cuillerées d'eaux tempérantes, ou rafraîchissantes, pour qu'il en résulte une distribution plus facile, & un effet encore plus doux. Les enfans qui dorment presque toûjours dans toutes les especes de petites Veroles, n'ont point besoin de narcotiques; ces remedes sont contr'indiqués, & pourroient occasionner un *coma* fort dangereux. Cependant il y a ici une exception fort importante à faire; c'est la diarrhée qui est un des principaux accidens de ce mal. J'ai dit ci-devant qu'on est naturellement con-

ſtipé dans cette eſpece, & cela parce que tout ſe porte par la tranſpiration ; mais comme il ſe peut faire qu'elle ſoit endommagée par le froid de l'air, de quelque boiſſon, ou par des évacuations faites mal-à-propos, alors il eſt naturel que la matiere des pores ſe porte dans les inteſtins, & cauſe un flux de ventre; ce flux nuit à l'évacuation qui ſe fait par les puſtules, parce qu'elles ſont ici aſſez élevées, pour que tout le venin s'échappe au travers, ou avec les ſucs corrompus qui s'y digerent, d'où il eſt évident qu'on ne peut mieux faire, que d'arrêter un écoulement qui dérange le cours de l'éruption, & peut faire rentrer les puſtules. C'eſt pourquoi, ſoit que le flux ſe trouve dans les adultes, ou dans les enfans, qui à cauſe de leur foible tranſpiration, y ſont en effet plus ſujets, il faut avoir recours à une potion cordiale faite de Diaſcor-

dium, dont la dose sera proportionnée à l'évacuation, & à l'âge du sujet, avec des eaux convenables: & comme de la même cause, naît quelquefois l'affaissement des pustules, on favorisera l'éruption, ou on la ressuscitera par l'usage des mêmes remedes, qui conviennent aussi dans ces langueurs, dont les malades se plaignent si souvent dans ces maladies.

L'accident le plus fâcheux qui puisse arriver dans les petites Veroles discrettes, c'est la flaccidité, la pâleur, ou la lividité du visage, qu'on observe quelquefois le huitiéme jour. J'en ai indiqué ci-devant la cause; mais voici le lieu de la développer. Comme les malades se trouvent d'autant mieux dès le commencement du mal, qu'on les fait suer davantage, les Assistans n'ont garde de ne pas insister sur une méthode qui donne d'abord du soulagement & de la tranquillité,

& c'eſt ce qui en impoſe tant ; car la matiere deſtinée par la nature à former & à élever les puſtules, s'étant diſſipée, le viſage qui auroit dû s'enfler le huitiéme jour, & s'enflammer dans les intervalles des puſtules, reſte au contraire flaſque, d'un blanc pâle, ou brun, ou même livide dans ces eſpaces, quoiqu'en même tems les puſtules ſoient rouges, & *faſtigiées*, même après la mort. La ſueur qui avoit ſi abondamment coulé juſqu'à ce jour, ceſſe d'elle-même tout-à-coup ; les Cordiaux les plus chauds ne peuvent la rapeller, la nature eſt épuiſée ; cette nouvelle irritation augmente les inflammations internes cauſées par le reflux des humeurs, la ſquinancie & la peripneumonie ſurviennent quelquefois, comme je l'ai déja dit, ou le malade devient phrénetique ; ne ſçachant où ſe mettre, il ſe jette de côté & d'autre, il eſt en proïe aux

ſouffrances, & aux anxietés les plus fortes, il piſſe ſouvent & en petite quantité, & enfin meurt en peu de tems, ſur-tout lorſque la perite Verole eſt très-abondante, qu'on eſt dans un Eté très-chaud, & que le malade, quoique très-robuſte, n'a point été ſaigné; car s'il ne paroît que peu de boutons, ſi la ſaiſon eſt froide, ſi l'on a eu la précaution de ſe faire tirer du ſang, les ſueurs, quoique aſſez abondantes, n'empêchent pas ſi sûrement le viſage de s'enfler; mais les potions ſudorifiques n'en ſont pas moins déteſtables, elles tuent certainement un grand nombre de malades, & en ſauvent peu.

Les ſyptômes qui demandent le plus d'attention, ſont donc ceux qui arrivent au jour marqué, puiſqu'en effet ils décident de la mort ou de la vie du malade, & que ceux qui ont à périr, pour avoir été maltraités, périſſent ordinairement alors.

Mais que faire dans une auſſi triſte extrêmité ? Ecoutons le ſage Sydenham. “ Si à cauſe d'un régime „ trop chaud, ou des ſueurs continuelles, le viſage du malade ne „ s'enfle point le huitiéme jour „ dans le genre diſcret, ſi les puſtules ſont en aſſez grand nombre, „ & que les interſtices ſoient auſſi „ pâles que flaſques, je preſcris, „ dit-il, en ce cas, non ſeulement „ un régime plus temperé ; mais „ pour calmer davantage l'impétuoſité du ſang, j'ordonne ſur le „ champ un parégorique ; ſi je „ m'apperçois en même tems que „ le cerveau n'eſt pas fort échauffé. „ Ce remede divin procure un ſommeil doux, appaiſe l'agitation, „ & par-là met le ſang en état de ſe „ porter au viſage, de l'enfler & le „ rougir, ſuivant les loix néceſſaires. Mais ſi la ceſſation ſubite „ des ſueurs, jette le malade en „ phrénéſie, je le fais amplement

ſaigner au bras, & l'expoſe en- "
ſuite à l'air. Voilà ma derniere "
reſſource; car ce n'eſt pas, ajoûte- "
t'il, parce que les puſtules ren- "
trent, que la mort n'eſt pas loin, "
puiſqu'en effet elles ſont d'un "
bon caractere, juſqu'après l'ago- "
nie, mais parce que la face ne "
s'enfle pas. „ Or pour la faire s'enfler, il n'eſt rien tel que tout ce qui tempere l'ardeur du ſang; c'eſt en effet le contraire de ce qui l'a empêché de ſe tumefier: ainſi les Cordiaux ne feroient qu'augmenter l'inflammation & la flaccidité. Non qu'il faille ſaigner dans toute phrénéſie qui accompagne la petite Verole, mais ſeulement dans celle qui vient de ce que la face ne ſe gonfle pas, ou d'une ſi grande agitation du ſang, que tous les rafraîchiſſans ne peuvent la calmer. J'avoüe que les Aſſiſtans ont bien de la peine à conſentir que le malade ſoit ſaigné, ou ſe leve pour

prendre un air frais ; & comme il arrive souvent que le malade ne meurt pas moins, malgré tous ces secours, un jeune Medecin aime mieux obéïr aux préjugés, que de nuire à sa réputation ; mais c'est trahir les vûës de sa conscience, & négliger indignement des secours, qui, suivant Sydenham, ont sauvé un grand nombre de malades.

La maladie étant sur son déclin, lorsque les pustules forment déja une croute dure, qui empêchent le pus de sortir librement au dehors, je donne, à l'exemple de Sydenham, trois ou quatre cuillerées de Vin de Canarie un peu chauffé, pour faire mieux transpirer les exhalaisons putrides qui pourroient rentrer dans la masse du sang. Comme la nature se suffit presque toûjours à elle-même pour faire sortir la petite Verole, & la conduire à une parfaite maturité,

& que les accidens dont j'ai parlé ſont très-rares dans cette eſpece benigne, je ne donne jamais de Cordial avant le tems. Il n'y a donc que les ſpames, les diarrhées, la rentrée des puſtules, les langueurs, & la débilité du pouls qui puiſſent indiquer ces ſortes de médicamens, qui ne ſont utiles que par accident.

Mais, à meſure que le mal diminue, on met le malade à une diette plus nourriſſante, comme aux potages, qu'on retranche cependant, ſi la fiévre eſt forte pendant la ſupuration, & qu'on fait toûjours plus forts vers la fin de cet état, parce que la fiévre ſe diſſipe ordinairement avec lui. Si après la ſupuration tous les accidens ont diſparu, & que les malades ennuïés de ſoupes, & ayant faim, jettent leur goût ſur quelque viande légere, comme le poulet, on ne doit point faire, à mon

avis; difficulté de leur en donner, & de ſubſtituer à la ptiſanne un peu de vin dans beaucoup d'eau.

Dès que les croutes ſont tombées, on purge deux ou trois fois. Faute de cette précaution, j'ai vû un enfant devenir boiteux. On ſaigne même avant de purger, ſi la multitude des boutons a été très-grande, & la fiévre fort conſiderable. Comme le malade eſt ordinairement conſtipé pendant tout le cours du mal, qu'il ne va à la ſelle que par lavemens, je regarde les purgatifs comme bien plus néceſſaires à la fin de la maladie, que Mr. Hecquet ne le dit: eux ſeuls peuvent en effet détourner les clouds, les galles, les mouvemens de fiévre, & mille autres ſuites de ce mal.



CHAPITRE XVI.

Cure de la petite Verole confluente.

S'IL eſt plus ſalutaire de reſter levé, que couché les premiers jours de la petite Verole diſcrette, à plus forte raiſon doit-on ſcrupuleuſement s'aſſujettir à ce précepte, quand on prévoit par la véhémence des premiers ſymptômes, que la petite Verole ſera confluente. Plus l'air frais & renouvellé retarde l'éruption, & tire conſequemment en longueur les ſouffrances qui la précedent, plus il eſt conſtant que c'eſt ce retardement même qui rendra les ſuites du mal plus douces & tranquilles, ſur-tout ſi l'on a ſoin de tenir le ventre libre par des lavemens, quoiqu'il le ſoit aſſez communé-

ment dans ce genre. Que de cauſes de mort au contraire, ſi l'on preſſe trop la nature ! Le malade ſera couvert d'une prodigieuſe quantité de puſtules, la fiévre ſecondaire ſera fort dangereuſe, le ſang pourra ſortir par les urines, par le poulmon, par le nez, ſous la forme de taches pourprées, &c. & l'éruption ne ſe ſera peut-être point, par cela même qu'elle eſt trop provoquée, comme je l'ai expliqué ci-devant.

Voulez-vous d'autres raiſons, pour vous déterminer à mieux juger du conſeil que je donne ? N'eſt-il pas de fait, qu'une perſonne couchée en Hyver, quoique médiocrement couverte, & ſans feu dans l'appartement, a plus chaud que ſi elle s'y promenoit bien vêtuë ? Et ne concevez-vous pas que l'air extérieur n'ayant point d'entrée dans les draps, l'atmoſphere de l'homme s'y échauffe, au lieu que hors

du lit, elle ſe reffroidit par celle de l'air ? D'où il ſuit, que quand même on ſeroit très-peu couvert, on n'eſt point auſſi bien couché que levé. Ce doux rafraîchiſſement, que l'air libre donne au malade, obvie plus sûrement aux accidens les plus funeſtes, que la ſaignée, lorſqu'on ſe met enſuite au lit pour toûjours dès le commencement. Il y a cependant des cas où il n'y a pas moyen de reſter levé, comme le vertige, de grandes douleurs, ou tout autre ſymptôme violent, & alors le régime doit être d'autant plus rafraîchiſſant. Encore dans le plus profond *coma*, Sydenham ne veut-il pas que le malade ſoit toujours couché avant l'éruption; mais lorſque les grains viennent à percer la peau, elle eſt ſi douloureuſe, qu'on ne peut reſter levé, on eſt forcé de ſe contenir dans le lit, ſoi & ſes mains. Mais il faut avoir ſoin de ſe tourner de côté & d'autre,

ſur-tout quand la fiévre de maturation vient à s'allumer ; ou ſi l'on ne peut le faire ſoi-même, c'eſt à la Garde à s'en acquitter, pour les raiſons que j'ai dites. Cette importante doctrine peut s'appliquer à toutes les fiévres.

Il faut ſaigner dans cette eſpece plus que dans la précedente, parce que la tête eſt plus ſujette à s'embarraſſer ; deux fois du bras & deux fois du pied, ſelon Mr. Helvetius, dans un homme d'environ vingt-cinq ans, d'un temperamment ſanguin ; & c'eſt la méthode que la raiſon, plus que l'autorité, me fait ſuivre. J'ai même ſaigné un enfant de dix ans trois fois du bras, & deux fois du pied. Qu'en arriva-t'il ? La petite Verole qui devoit être des plus confluentes, fut très-diſtincte & très-benigne. On ne peut donner ici de regle générale ; l'art eſt fondé ſur la violence des ſymptômes, la pléthore &

la qualité du ſang du ſujet qu'on a à traiter.

D'ailleurs on donnera tous les jours pluſieurs lavemens émolliens & antiphlogiſtiques, on purgera même le ventricule & les inteſtins, tant par des purgatifs, que par des vomitifs, ſur-tout ſi l'aſſoupiſſement ou la crapule le requierent, mais ce ne ſera qu'après avoir déſempli les vaiſſeaux juſqu'à un certain point pour des raiſons évidentes.

A l'égard du régime, les boüillons ſeront bien plus clairs que dans les diſcrettes, ils ſeront faits ou de veau ou de poulet, ou de volaille; bien loin d'y mettre du bœuf, je ne veux pas même qu'on mêle enſemble deux ſortes de viandes, ſi l'ardeur eſt très-vive.

La ptiſanne doit être auſſi bien plus rafraîchiſſante; je ne me ſers ni de régliſſe, ni d'orge, mais de la ſeule racine de Scorſonere, &

du chiendent, avec un peu de Sel de Nitre purifié, à cauſe de la raréfaction du ſang. On ne ſçauroit trop uſer de cette boiſſon, tant pour calmer la fiévre, & détremper toute la maſſe du ſang, que pour adoucir la matiere des puſtules, & entretenir la ſalivation bien conditionnée: quoiqu'il faille avoüer qu'on ne peut gueres ſe diſpenſer de donner tous les ſoirs, de bonne heure, un parégorique, comme je l'ai dit, l'ardeur du ſang étant d'ailleurs calmée par ce divin médicament, les ſucs infectés ſe dégagent avec plus de facilité & vont ſe dépoſer aux mains & au viſage, qui par-là n'ont garde de ſe déſenfler avant le tems.

Il n'eſt pas, ce ſemble, néceſſaire de vous répeter ici que cette doctrine ne regarde que les Adultes: car les enfans qui dorment en ce genre, bien plus encore que dans le *diſcret*, & qui d'ailleurs ont une

diarrhée ſalutaire, n'ont certainement pas beſoin de narcotiques.

Je vois cependant, avec douleur, que les femmes & les Chirurgiens qui ſe mêlent d'un art que leur éducation ne leur permet pas d'acquerir, pour la plûpart, arrêtent hardiment cette évacuation, la regardent comme bien plus dangereuſe, que celle qui ſe trouve quelquefois dans les petites Veroles *diſcrettes*, parce qu'elle eſt beaucoup plus abondante & fétide. Ces ignorans ne voient pas que le flux de ventre ne nuit dans l'eſpece *diſcrette*, que parce qu'il s'en fait une autre plus importante par ces grains, au lieu que dans celle-ci, c'eſt l'ouvrage de la nature, qui ne peut ſe débarraſſer de tous les ſucs corrompus par des puſtules auſſi ſuperficielles, qu'elles le ſont dans ce genre. On ne doit donc arrêter doucement le flux que dans les Adultes, ſi par hazard il ſe

trouvoit compliqué avec celui de la bouche.

Mais, pour ne point perdre encore de vûë cette derniere évacuation, si la chaleur de la fiévre rend la salive fort épaisse, ce qui n'est pas extraordinaire, l'onziéme jour, comme je l'ai dit, on use du gargarisme de Sydenham, composé de petite bierre ou d'eau d'orge, avec le Miel rosat, on en fait sans cesse des injections dans le gozier; & de plus si la suffocation l'indique, on prescrit une once, ou même une once & demie de vin émetique, pour des raisons qu'il est inutile de répeter.

Les derniers jours de la maladie, comme le visage est couvert de croutes dures & seches, qui empêchent le venin de transpirer, on peut le frotter d'huile d'amandes douces. Voilà tout ce qu'on peut faire dans la petite Verole confluente; tous les lenimens, toutes

les pomades du monde ne peuvent empêcher qu'on ſoit fort défiguré par cette eſpece. Il n'en eſt pas ainſi du genre *diſcret*, qui eſt heureuſement le plus commun. On peut amollir & couper à propos tous les boutons du corps, ſans excepter, à mon avis, ceux du viſage; par-là le pus s'évacueroit bien plûtôt qu'il ne fait; enfermé, & croupiſſant, comme on le laiſſe pour l'ordinaire dans l'enveloppe du bouton, il ne peut manquer de ſe deſſecher, de rentrer en plus grande quantité dans le ſang, de ronger, de creuſer, & par conſéquent de faire quelquefois d'aſſez grandes cavités. Aucun Auteur, que je ſçache, n'a encore oſé propoſer de couper les boutons du viſage; mais je vous avoüe que je ne vois pas la cauſe du reſpect qu'on ſemble avoir pour eux : il me paroît que c'eſt toûjours aux dépens du viſage. Mais ces précautions ſont ſans

doute aſſez inutiles dans ces petites Veroles malignes, qui ſont ſi corroſives, qu'elles rongent juſqu'aux os même.

Le malade étant guéri de la petite Verole confluente, & ſe levant tous les jours de ſon lit, il arrive quelquefois que ſes cuiſſes s'enflent. On y remedie, ſelon Sydenham, par une ſaignée, une purgation, & par l'uſage d'herbes émollientes & diſcuſſives, telles que les feüilles de mauves, de boüillon blanc, de ſureau, de laurier, avec les Fleurs de Camomille & de Melilot, cuites dans du lait. Mais quand même les cuiſſes ne s'enfleroient pas, il ne ſeroit pas moins néceſſaire de ſaigner vers le vingt-uniéme jour, & de purger enſuite trois ou quatre fois. On réïtere même la ſaignée, ſelon que le ſang eſt plus ou moins enflammé & menacé du tranſport d'humeurs acres & chaudes, qui peuvent ſe jetter ſur les yeux, ſur

le poulmon, & reſſuſciter la fiévre. Telle eſt la méthode qu'on doit ſuivre dans les petites Veroles confluentes ordinaires, qui ſont exemptes d'accidens fâcheux dans tout leur cours. Mais comme il arrive cependant quelquefois que ceux de l'état de contagion ſe réveillent, ou qu'on en voit éclore de nouveaux, comme hémorrhagies, ſyncopes, mouvemens convulſifs, &c. il faut ſçavoir y remedier. Les ſymptômes qui paroiſſent alors, ne viennent que de la raréfaction du ſang, cauſée par la violence de la fiévre, ou de la ſupuration; c'eſt pourquoi il eſt abſolument néceſſaire de ſaigner du pied, quand même les boutons ſupureroient encore. C'eſt en effet le ſeul moyen d'obvier aux funeſtes engagemens des vaiſſeaux lymphatiques du cerveau, & par conſéquent on doit la réïterer ſans difficulté, ſi les accidens preſſent. Après les ſaignées, on purge le ma-

lade à la fin du redoublement, ou dans la diminution de la fiévre; on le fera même vomir, s'il a des nausées. Mais si l'engagement du cerveau est la cause de tous les accidens qui surviennent à la fin de ce mal, ce qui est très-rare, les emplâtres vesicatoires sont alors le seul remede que M. Helvetius conseille. Mais qu'il faut de précautions dans l'usage de médicamens aussi irritans! & qu'il est impossible de calmer des accidens qui sont déja dans leur force! Il faut avoüer qu'ils ne dépendent pour l'ordinaire que des négligences du Medecin ou du malade, dans le traitement des premiers états du mal; de-là vient qu'il est souvent encore tems de les séparer après la supuration.

Il est d'autres symptômes plus fâcheux, dont Sydenham fait mention, & qui, si je ne me trompe, trouvent ici leur vraïe place, c'est 1°. La phrénésie dont j'ai déja par-

lé, & les taches pourprées, maux qui ſe préviennent ou ſe diſſipent par tout ce qui met le calme dans la circulation. 2°. Les ſuppreſſions d'urines, qui ſe guériſſent non ſeulement par tous les antiphlogiſtiques, & les diuretiques, mais en faiſant marcher le malade appuïé ſur les bras de quelqu'un.

Pour le piſſement, ou la violente éruption de ſang par les poulmons, ces deux hémorragies menacent d'une mort preſque certaine. Cependant on doit toûjours tenter les ſaignées du bras, ſi là tête ne paroît point embarraſſée; car autrement on ſera forcé de ſaigner au pied: mais ces fâcheux ſymptômes ſont rares dans les confluentes ordinaires, on ne les remarque gueres que dans les petites Veroles malignes, dont nous allons parler.

CHAPITRE XVII.

Des petites Veroles discrettes malignes.

SYDENHAM parle d'une petite Verole discrette *anomale*, qui a regné à Londres dans les années 1670, 1671, 1672. L'éruption dans cette espece arrivoit le troisiéme jour, les pustules ne s'élevoient pas tant que dans le genre régulier, mais elles devenoient plus rudes, & même le plus souvent noires dans les derniers jours. De plus le malade, quoique peu marqué, salivoit quelquefois; d'où l'Auteur Anglois conclud avec raison que cette espece de petite Verole discrette approche plus de la nature des confluentes, & est plus inflammatoire.

En

En 1716. Paris a été ravagé par une petite Verole discrette, plus maligne, ou plus inflammatoire, dont Mr. Helvetius décrit le cours en ces termes.

Le malade est agité d'une fiévre ardente & continuë, il tombe dans un extrême accablement, sa peau devient seche & brûlante. On lui trouve un battement considerable dans les arteres carolides, & beaucoup de roideur dans les tendons; ses yeux sont animés, brillans, & l'on apperçoit sur la conjonctive plusieurs vaisseaux lymphatiques remplis de sang; il souffre une douleur considerable aux reins, un mal de tête ou violent, ou mediocre, le plus souvent sans rêverie, sans assoupissement, & sans envie de dormir. Tels sont les symptômes, qui dans cette espece de petite Verole, naissent ordinairement avant l'éruption. "

„ Après l'éruption, on voit ſou-
» vent finir les vomiſſemens & les
» maux de reins;on apperçoit quel-
» que diminution dans les autres
» ſymptômes qui ſubſiſtent encore.
» Mais la fiévre, dont l'ardeur avoit
» paru d'abord ſe moderer, ſe ral-
» lume bien-tôt après, & eſt mar-
» quée ſur-tout en tierce par des
» redoublemens violens. Elle ne
» diſcontinue point, elle entretient
» les accidens les plus conſidera-
» bles, & en fait ſouvent éclore de
» nouveaux. En effet les malades
» éprouvent alors des inſomnies
» cruelles, des rêveries legeres, des
» inquiétudes, des ſaignemens de
» nez, principalement dans les re-
» doublemens, & ſouvent des
» ſueurs très-abondantes,qui n'em-
» pêchent pas la peau d'être toû-
» jours brûlante, & d'une chaleur
» âpre & ſeche.

» Dans l'eſpace qui ſépare les
» boutons, on obſerve fréquem-

ment ſur la peau quelques vaiſ- «
ſeaux lymphatiques pleins de «
ſang. Ils produiſent une eſpece «
d'inflammation univerſelle, pa- «
reille à la rougeole, ou à une éré- «
ſipelle milliaire & pourprée. «

La fiévre & les autres accidens «
augmentent dans le tems de la ſu- «
puration : les malades tombent «
ſouvent alors dans de grands, «
dans de violens délires, & dans «
des mouvemens convulſifs. Ce- «
pendant les puſtules ne laiſſent «
pas de reſter toujours élevées, & «
de conſerver un bon caractere. «

Mr. Helvetius décrit encore «
une nouvelle eſpece de diſcrette «
maligne, dans laquelle la fiévre «
eſt plus vive, & ſe joint aſſez «
ſouvent à une ſorte de rougeole «
pourprée. De plus on apperçoit «
ſur differentes parties du corps, «
& principalement ſur la poitrine «
une multitude innombrable de «
petites veſicules qui ſont remplies «

» d'une férofité très-claire, & qui
» rendent la peau dure & raboteu-
» fe. On n'y découvre qu'une très-
» petite quantité de grains répan-
» dus par-tout, & forts éloignés
» les uns des autres, de forte qu'on
» n'en trouve fouvent que trois ou
» quatre fur un bras. Il eft facile de
» comprendre, comme l'avoüe Mr.
» Helvetius, que la petite Verole
» n'eft pour lors qu'un fymptôme,
» & que la fiévre maligne eft la
» principale maladie.

CHAPITRE XVIII.

Des petites Veroles confluentes malignes.

LEs confluentes anomales, qui ont regné à Londres en même tems que les difcrettes, dont j'ai parlé, fe montroient, fuivant Sy-

denham, tantôt le deuxiéme jour, tantôt le troiſiéme jour, ſous la forme d'une tumeur rouge, éréſipilateuſe, fort épaiſſe, qui couvroit tout le viſage, & permettoit à peine de diſtinguer les puſtules; le reſte du corps étoit couvert d'une infinité de boutons rouges, qui par leurs amas, formoient de larges croutes, parmi leſquelles étoient éparſes çà & là, principalement dans les cuiſſes, quelques veſicules aſſez conſiderables, & remplies d'une ſéroſité claire, comme dans les brulures, & dans la deuxiéme eſpece de diſcrette maligne décrite par Mr. Helvetius: quand la pellicule s'étoit rompuë, cette humeur limpide couloit abondamment, & laiſſoit voir les chairs qui étoient deſſous, noires, & comme gangrenées. Vers l'onziéme jour il ſe formoit ſur la tumeur rougeâtre, dont j'ai parlé, une petite peau blanche, reluiſante, en diverſes parties du

viſage, & enſuite dans toute ſon étenduë. Peu de tems après, tranſudoit au travers de cette pellicule, une matiere reluiſante, ni jaune, ni brune, comme dans les autres eſpeces de ce mal, mais d'un rouge foncé, comme du ſang coagulé, qui devenoit tous les jours de plus en plus noir, à meſure que les puſtules meuriſſoient, juſqu'à ce qu'enfin tout le viſage parût noir, comme la ſuie, & au lieu que dans les autres petites Veroles confluentes, l'onziéme jour eſt le plus fatal: dans cette eſpece au contraire, à moins qu'on eût été étouffé par un régime, & des remedes exceſſivement chauds, on ne mouroit pour l'ordinaire que le quatorziéme jour, ou même quelquefois que le dix-ſeptiéme, après quoi on étoit hors d'affaires; Sydenham excepte ceux dont la mortification s'emparoit; car peu de jours après l'éruption, c'étoit fait de ces malheureux.

La fiévre, & les autres ſymptômes qui précedent, ou accompagnent ce genre de petite Verole, étoient plus conſiderables que dans les autres eſpeces confluentes, & dénotoient viſiblement plus d'inflammation. Les malades avoient plus de diſpoſition à ſaliver, les puſtules étoient beaucoup plus petites & plus animées, de ſorte qu'il étoit très-difficile de les diſtinguer à la premiere vûe, d'une éréſipele, ou de la rougeole. Long-tems après la chûte des boutons, reſtoit une gale opiniâtre, qui laiſſoit à la peau d'horribles cicatrices. Et une autre particularité importante, que Sydenham n'avoit jamais obſervée; c'eſt que ſi l'on faiſoit obſerver à ces malades un régime trop chaud, il ſurvenoit une dyſſenterie, par laquelle la nature ſçavoit ménager une iſſuë de la petite Verole.

En 1674. & 1675. ce mal qui s'étoit beaucoup calmé les années

précedentes, reparut avec plus de fureur que jamais. Les grains étoient noirs comme la ſuie, & d'une odeur ſi fétide, que le zélé Praticien que je ſuis pas à pas, pouvoit à peine en approcher. Ils diſparoiſſoient plus tard que dans nulle autre eſpece: & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que plus les puſtules mettoient de tems à meurir, plus le mal avoit de malignité, *& vice versâ*, au lieu qu'ordinairement rien ne dénote mieux le mauvais caractere de la petite Verole qu'une éruption, & une maturation bruſques. Le venin dans ce genre ſembloit donc être, ſuivant l'explication de Sydenham, d'une nature très-groſſiere, très-difficile à digerer, & très-putride.

Dans les confluentes dont il s'agit, on mouroit même après le vingtiéme jour, & ſi on avoit le bonheur d'échapper, ce qui étoit rare, non ſeulement les jambes enfloient,

floient, comme on l'obſerve pour l'ordinaire dans ce genre, mais même les cuiſſes, les bras, les épaules, & les autres parties; & ces tumeurs étoient anonçées par une douleur de rhumatiſme inſuportable, enſuite il leur arrivoit ſouvent de tomber en ſupuration, & de ſe terminer par des apoſtumes, & de grands ſinus dans les parties muſculeuſes, de ſorte que le malade étoit en danger pluſieurs jours, après qúe la petite Verole avoit diſparu.

Mr. Helvetius décrit quatre eſpeces de confluentes malignes, dont la fiévre accompagne tout le cours, ſans jamais ceſſer.

La premiere eſpece ſe connoît « par le caractere des grains qui « ſont clairs, tranſparens, & pleins « d'une ſéroſité très-limpide, ce « qui la fait nommer petite Verole « criſtalline; elle eſt aſſez difficile « à diſtinguer dans les premiers «

» jours, parce que les grains ne
» ſont pas encore aſſez élevés. Voi-
» ci cependant les ſymptômes qui
» l'ont devancée dans les malades,
» que ce célebre Medecin a traités.
» Une fiévre aſſez vive, un dé-
» voiement ſereux très-conſidera-
» ble, des maux de tête, une très-
» grande alteration, la peau d'un
» blanc pâle, & toutes les parties
» légerement bouſſies.

» Quand l'éruption commence,
» les boutons paroiſſent d'un rouge
» plus pâle; ils s'élevent plus vîte
» & plus haut, ils deviennent plus
» gros que dans les autres eſpeces.
» Le cercle qui eſt à la baze de cha-
» que bouton, conſerve toujours
» une couleur plus pâle, la pelli-
» cule qui renferme l'humeur, eſt
» très-mince. Pluſieurs grains ſe
» joignent ſouvent enſemble, &
» forment une grande veſſie rem-
» plie de ſéroſités. Lorſqu'on la per-
» ce, & qu'on en fait ſortir l'humeur

ſereuſe, la peau qui eſt deſſous pa- «
roît pâle, ainſi que le cercle des «
boutons. Toutes les parties en ge- «
neral ſe gonflent extraordinaire- «
ment, & leur enflure participe «
de l'œdeme. Enfin la fiévre ma- «
ligne qui ſurvient quelquefois, ſe «
manifeſte, ou par les accidens qui «
lui ſont propres, ou par une éréſi- «
pele miliaire, pareille à celle que «
nous avons remarquée dans les «
petites Veroles diſcrettes mali- «
gnes. «

Les accidens de la ſeconde eſpece de confluente maligne, ſuivant le même Auteur, ſont les mêmes, avant l'éruption, que dans la premiere eſpece de diſcrette maligne; mais la fiévre eſt plus vive, quoiqu'accompagnée de ſymptômes moins effrayans. Les plus conſiderables, qui ne peuvent être découverts que par une Medecin attentif, ſont la rougeur des yeux, le

battement des carolides, & la roideur des tendons.

» L'éruption totale s'y fait souvent en fort peu de tems ; la figure des boutons y est plus irréguliere, que dans toutes les autres especes. D'ailleurs ils sont souvent applatis dans le milieu, & ont leur cercle d'un rouge foncé ; ils ne grossissent que mediocrement, sur-tout au visage, qui se gonfle & bouffit, dès le premier jour de l'éruption. Tout l'épiderme de cette derniere partie s'éleve, & paroît ne former qu'un seul grain, plat, & d'une surface très-unie. Les intervalles que les boutons laissent entr'eux, sont marqués de taches érésipelateuses, & souvent pourpreuses. Tantôt il ne se fait aucune transpiration sensible, & la peau paroît très-aride & ardente. Tantôt les sueurs sont abondantes, quoique

la peau reste toujours brûlante, «
& d'une chaleur âpre & seche. «
Les urines ne sortent ordinaire- «
ment qu'en petite quantité, & «
sont d'un jaune fort coloré. Le «
pouls est ou dur, & petit, ou fort «
gros, & fort élevé : les yeux sont «
quelquefois rouges, étincelans, «
& incapables de souffrir la lu- «
miere. Quelquefois ils sont mor- «
nes & sans vivacité, & pour lors «
la prunelle est plus dilatée, qu'elle «
ne le paroît ordinairement. Les «
malades souffrent des maux de tê- «
te violens, & sur-tout lorsqu'il «
n'y a ni assoupissement, ni rêve- «
ries. Le deffaut de flexibilité dans «
les tendons, les mouvemens con- «
vulsifs, & le délire sont plus fre- «
quens, & plus considerables que «
dans les autres petites Veroles. «

La troisiéme espece confluente maligne, dont parle le même excellent Observateur, est précedée des mêmes accidens que les autres

eſpeces où il entre de la malignité ;
» mais par l'éruption qui commen-
» ce ſouvent dès le deuxiéme jour,
» on découvre bien-tôt combien
» elle en eſt differente. Les grains y
» ſont de couleur noire, & ne ſont
» pas fort élevés. Lorſqu'on les ou-
» vre, il en ſort un ſang fort noir,
» très-livide, & le fond en paroît
» gangrené. Les malades urinent
» ordinairement du ſang, pluſieurs
» en rendent par le fondement,
» quelques-uns par les narrines, &
» d'autres par la bouche, ſoit en
» crachant, ſoit en touſſant, ſoit
» en vomiſſant. On en voit même
» à qui le ſang ſort par les yeux.
» Les intervalles qui ſéparent les
» boutons, ſont d'un noir obſcure ;
» la fiévre eſt aſſez vive, & les re-
» doublemens en ſont violens. Cet-
» te eſpece me paroît avoir beau-
» coup de rapport avec les con-
» fluentes anomales de Syden-
» ham.

Une derniere & quatriéme eſpece de confluente maligne, obſervée encore par Mr. Helvetius, eſt celle où l'on voit des placards ſur la peau, & principalement ſur le viſage. » Ils ſont formés par plusieurs grains qui ſe raſſemblent « en certains endroits, & qui ſont « néanmoins ſeparés entr'eux, « quoique forts proches les uns des « autres. Entre ces placards, on dé- « couvre des intervalles qui ne ſont « chargés d'aucuns grains. Du reſ- « te tous les accidens ſont les mê- « mes, & ce n'eſt que la differente « diſpoſition des boutons qui a en- « gagé Mr. Helvetius à diſtinguer « cette eſpece, des précedentes. «

Cure générale des petites Veroles malignes.

Il faut convenir que ce n'a pas été ſans fondement que ce ſçavant Medecin a multiplié les eſpeces de

petites Veroles au de-là des divisions ordinaires. Mais si l'on veut reflechir mûrement sur un fait indubitable, qui est que le sang qui se rarefie à certain degré de chaleur, s'épaissit à tel autre, se dissout, se fond, se putrefie à d'autres degrés plus considerables, il me semble que ce seul principe donne en quelque sorte la clef de toutes ces maladies, & qu'il est facile de déduire l'origine de toutes ces especes, qui sont en effet plus de l'art que de la nature. Le sang plus ou moins rarefié, ou épaissi, sans être fort enflammé, ne fera naître que le genre discret, ou confluent ordinaire. La fiévre se fait-elle sentir dès le commencement du mal, on sera couvert d'une multitude prodigieuse de boutons ignés & caustiques, si on ne résiste au progrès de l'inflammation. Si cette même ardeur augmente jusqu'au point de faire tomber le sang en dissolution,

& de le fondre plus ou moins, on aura la petite Verole, appellée *cristalline*. Que l'agitation soit encore plus énorme, on aura de petites Veroles noires, & même les boutons seront remplis d'une sanie jehoreuse rougeâtre d'une odeur insupportable; signe certain de putrefaction & de gangrene.

Telle est donc la source de toutes les sortes de petites Veroles; leurs diverses malignités ne sont que des termes vains & fabuleux, enfans & conservateurs de l'ignorance, en ce qu'ils n'expriment aucune idée claire, comme Mr. Boerhaave l'insinue, Aph. 950. L'infection plus ou moins grande, & l'inflammation plus ou moins vive, suffisent pour faire comprendre non seulement toutes les especes de petites Veroles qu'elles produisent, mais ce nombre infini de symptômes qui les acccompagnent, ainsi que toutes les maladies aiguës.

Ce même principe suffit aussi pour nous conduire dans l'art de guérir ce genre de mal en quelques especes qu'on le divise. Car plus la fiévre est violente, plus on est sûr que la petite Verole sera dangereuse. On doit donc tout mettre en œuvre au commencement, pour arrêter la rapidité de ses progrès, & par conséquent régler la quantité de saignées sur le caractere du sang qui paroît plus ou moins propre à se rarefier. Vomitifs, purgatifs, lavemens, esprits acides mineraux, comme celui de Vitriol, dont le sage Sydenham s'est servi avec tant de succès: Tout doit être fortement opposé à la prétenduë malignité de la fiévre. En un mot, tout le but est de faire en sorte, en quelque tems qu'on soit appellé, qu'il ne se fasse qu'une très-petite supuration, loin de la tête, & avec beaucoup de lenteur.

Si donc l'inflammation paroît

véhémente, comme on l'obſerve ſur-tout après l'éruption, il faut avoir recours dans cette ſeconde periode; 1°. A des alimens très-legers, & qui réſiſtent à la putréfaction; 2°. A une boiſſon délayante, douce, aigrelette; 3°. A des médicamens antyſyques, aperitifs, délayans, pris ſans ceſſe en grande quantité. 4°. Aux bains des pieds pris deux fois par jour, à leurs fomentations continuelles, à l'application d'épipaſtiques à la plante des pieds, & ſous les jarêts; 5°. A un régime un peu froid, principalement à un air pur, & frais, pourvû qu'en même tems on ait les parties inferieures à l'abri du froid. 6°. A divers Opiats qu'ond prend, comme je l'ai dit, ſi le mal eſt d'une trop grande impétuoſité.

Il faut changer de méthode pendant la ſupuration; car tout le but d'un bon Medecin, doit être de chaſſer le pus du dedans au dehors;

ce qui se fait en relâchant la peau par des fomentations émollientes, tiedes, renouvellées sans relâche, en lavant, & en gargarisant sans cesse la bouche & le gozier, en bûvant abondamment des liquides chauds, cordiaques, détergens, aperitifs, antiseptiques, en prenant tous les jours des clisteres doux, délayans, émolliens, laxatifs, gardés long-tems, en faisant usage de boüillons de viande assaisonnés de sel & d'acide, en bûvant quelquefois un peu de vin pur, si le peu de fiévre le permet, & en prenant en même tems de l'Opium pour résister aux énormes fureurs du mal.

Ceci soit dit en général d'après Mr. Boerhaave, sur la Cure de toutes les petites Veroles. Mais ceux qui voudroient une Cure particuliere convenable à chaque espece de ce mal, peuvent lire l'Ouvrage de Mr. Helvetius, que je n'ai point

entrepris de copier, & ce qui ſe trouve dans Sydenham ſur l'excellence de l'eſprit de Vitriol dans toutes les petites Veroles malignes. Rien en effet n'eſt plus propre à diſſiper la putréfaction, & la chaleur, que ces eſprits acides que l'art chymique ſçait tirer des Mineraux. il paroît que ce célebre Medecin d'Angleterre attendoit le cinquiéme ou le ſixiéme jour de la maladie, pour faire uſer de ce remede; pour moi je m'en ſuis toujours ſervi avec ſuccès dès le commencement des petites Veroles, comme des fiévres malignes, & je n'en ai jamais vû aucun inconvenient. On en verſe dans de la ptiſanne commune, juſqu'à lui donner une agréable acidité.

CONCLUSION.

Avant que de finir, qu'il me ſoit permis de faire une petite récapi-

tulation de tout ce qui a été dit.

La petite Verole dépend, comme toutes les autres maladies épidemiques, d'une varieté inexplicable d'exhalaiſons terreſtres, dont on ne connoît point la nature, & qui par leur mêlange, ou leur irritation nuiſent à notre machine, & non du changement notable de ſes qualités ſenſibles, comme l'obſervation nous l'apprend. Cependant, & c'eſt ce qui ſurprend, il eſt rare qu'on ait la petite Verole, ſi ce n'eſt par la contagion que communiquent ceux qui en ont été attaqués auparavant.

On peut également déduire de ce qui a précedé le diagnoſtic & le prognoſtic général de toutes les eſpeces de la petite Verole.

Moins l'état de contagion eſt violent, moins celui de l'inflammation eſt de conſéquence.

Plus les puſtules ſont lentes à ſortir, moins le mal eſt à craindre.

Moins on en a, plus elles ſont ſéparées, grandes, éloignées du viſage, blanches & enſuite jaunes, & plus elles ſont pareſſeuſes à meurir, meilleures elles ſont.

Plus il y en a, plus elles ſont confonduës; plus elles ſont petites chacunes, plus elles ſont profondément incruſtées au viſage; plus elles ſont brunes, noires, & rapides dans leurs progrès, plus elles ſont mauvaiſes.

Plus la matiere des puſtules eſt ſemblable à l'ichoroſité dangereuſe, plus elle eſt d'un mauvais préſage.

Plus l'eſpace qui eſt entre les puſtules eſt rouge, chaud, tendu, enflé vers le tems de la ſupuration, plus on a d'eſperance, à cauſe de la circulation qui continue de ſe faire en cet endroit.

Plus ce même eſpace devient pâle ou brun, plus on doit craindre, cela annonce une ſquinancie,

ou une peripneumonie, qui ne manquent pas d'arriver, à moins qu'il ne ſurvienne une ſalivation liquide, ou une tumeur prodigieuſe aux pieds & aux mains, & la raiſon de cela eſt bien claire. C'eſt que les liqueurs ne pouvant circuler en cet endroit, ſont conſéquemment plus fortement repouſſées aux parties internes.

S'il paroît des taches pourprées dans les eſpaces qui ſont entre les puſtules, c'eſt une marque de gangrene.

Les ſymptômes les plus triſtes, ſont ceux que la violence de la fiévre produit, comme l'inflammation des yeux, le battement des carotides, la ſécchereſſe brûlante de la trop promte ſortie des boutons, le défaut de flexibilité dans les tendons, leurs mouvemens convulſifs, les ſueurs trop abondantes, l'enfoncement des boutons, l'inflammation éréſipelateuſe de leurs interſtices,

interſtices, la petite quantité, la conſiſtance épaiſſe & trouble des urines, leur abondance, & leur crudité, les larmes involontaires, la prodigieuſe quantité des puſtules, qui ne forment qu'un ſeul grain ſur le viſage, le ptialiſme épais ou gluant dès les premiers jours de l'éruption, ou ſupprimé, l'humeur des boutons trop claire & trop fonduë, la noirceur des boutons, les dévoyemens ſereux & verdâtres, l'applatiſſement ou le reflux inopiné des boutons, le gonflement prodigieux du viſage & de la tête, l'engagement des vaiſſeaux lymphatiques du cerveau.

Au contraire les ſymptômes favorables dans les petites Veroles malignes, ſont la diminution de la fiévre & des autres ſymptômes, l'éruption graduée, la blancheur & la conſiſtance de l'humeur des puſtules, la molleſſe de la peau, la tranſpiration douce, la moiteur, des

urines colorées & abondantes, le dégagement de la tête, nul embarras ni dans la poitrine, ni dans le bas-ventre, &c.

Enfin, les ſignes de l'engagement du cerveau fait ou prêt à ſe faire, qui eſt ce qu'il y a de plus à craindre dans tout le cours de la petite Verole ; ſont l'aſſoupiſſement, les tintemens d'oreilles, le délire, les inquiétudes, le gonflement du ventre, la ſéchereſſe de la langue, la petite quantité d'urines chargées, & le peu d'élevation de puſtules.

Je finis par une réflexion de Mr. Hecquet, ſur cette prétenduë fiévre ſecondaire de Sydenham. Ce n'eſt point une nouvelle maladie, mais une continuation de mal ; c'eſt un ſurcroît de production de fiévre, mais toujours de la même fiévre qui a commencé le mal. Elle prend, il eſt vrai, de nouvelles forces dans le tems d'une ſupura-

tion très-abondante & putride ; mais il n'y faut pas d'autres remedes que ceux qui ſont les plus propres à rabattre l'ardeur du ſang, & à mettre le calme dans les eſprits. Ainſi les purgatifs recommandés avec ſoin par Sydenham, & avec tant d'eſprit par M. Freind, n'en ſont pas moins invincibles en général, & on peut croire là-deſſus le ſincere & ſenſé Allen, dont le bon Ouvrage en a enfanté de ſi mauvais en notre langue.

Fin du Traité de la petite Verole.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le *Traité de la petite Verole, avec la maniere de guerir cette maladie.* Cet Ouvrage est une suite des Oeuvres de Monsieur Herman Boerhaave, traduites par Monsieur de la Métrie, dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 4 Février 1740.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien amé le Sieur DE LA METRIE, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *les Oeuvres du Sieur Boeraave, traduites par ledit Sieur de la Métrie*; S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce néceſſaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier, & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdites Oeuvres ci-dessus specifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance. Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledites Oeuvres ci-dessus exposées, en

tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sr. Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers aud. Sr. Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression desdites Oeuvres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdites Ouvres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chanlier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité desdites Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Ouvres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le seiziéme jour de Juillet, l'an de grace mil sept cens trente-huit, & de notre Regne le vingt-troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 69. fol. 60. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſe, art. 4. à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir huit Exemplaires preſcrits par l'Article 180. du même Réglement. A Paris le 17 Juillet 1738.

LANGLOIS, *Syndic.*

Meſſieurs Huart & Briaſſon ont droit de jouir du préſent Privilege pour les *Aphoriſmes* & la *Matiere Médicale* de Monſieur *Boerhaave*, ſuivant nos conventions. A Paris ce 17 Septembre 1738.

METRIE.

Regiſtré, ſur le Regiſtre X. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 90. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 Août 1703. A Paris le 18 Septembre 1738.

LANGLOIS, *Syndic.*

J'ai cedé le préſent Privilege à Meſſieurs Huart & Briaſſon, ſuivant nos conventions. A Paris ce 22 Décembre 1738.

METRIE.

De l'Imprimerie de CL. FR. SIMON, Fils, 1740.





